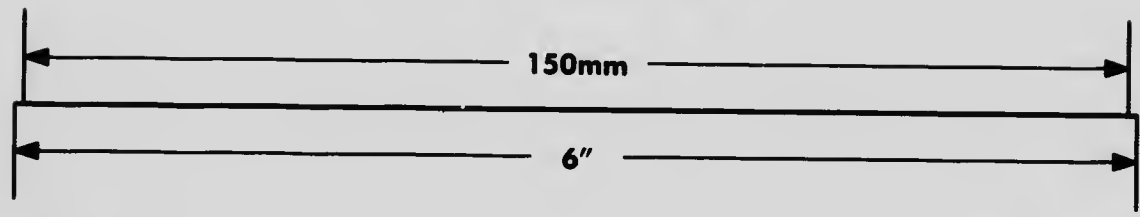
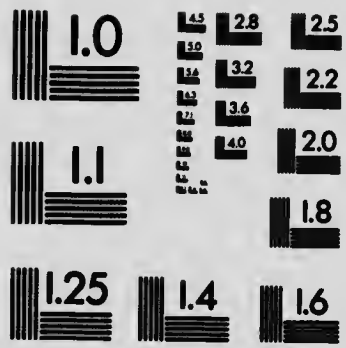
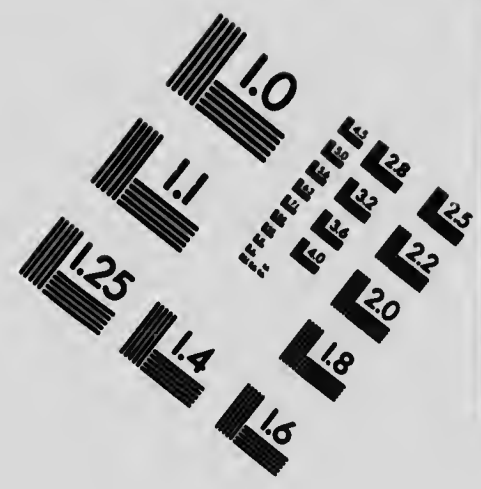
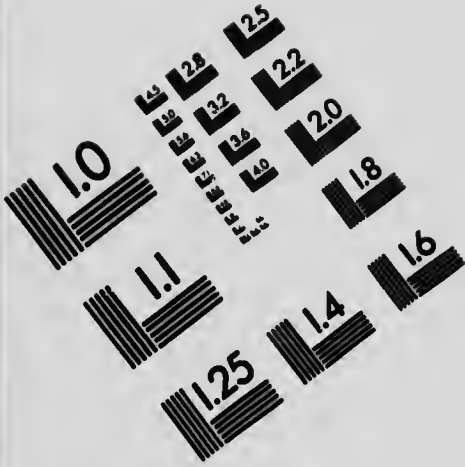


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



APPLIED IMAGE, Inc
 1653 East Main Street
 Rochester, NY 14609 USA
 Phone: 716/482-0300
 Fax: 716/288-5989

© 1993, Applied Image, Inc., All Rights Reserved

**CIHM
Microfiche
Series
(Monographs)**

**ICMH
Collection de
microfiches
(monographies)**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1994

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

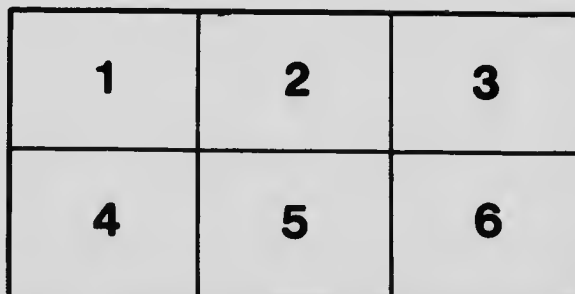
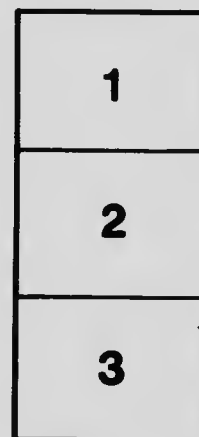
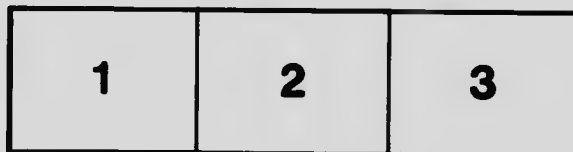
National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque nationale du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.



UN RAYON

DU CIEL

OU

SOUVENIR D'UN PÈLERINAGE A LOURDES, LA SALETTE
ET LORETTE

PAR

L'ABBE J. AMIOT, PTRE.

ST-VALÉRIEN DE RIMOUSKI, P. Q.

CANADA.



Réjean
Olivier

3673

Ex-Libris

RIMOUSKI :

Imprimerie Générale F.-X. LÉTOURNEAU


1901.

BX2321

L8

A45

UN RAYON DU CIEL. •



AVANT-PROPOS

‡ La gracieuse hirondelle, en fendant l'air, trace un sillon dans l'espace; mais le sillon est léger, l'air se referme aussitôt après le passage de la petite créature ailée.

Le pesant navire, en fendant l'océan, trace un sillon plus profond sur la plaine humide; longtemps l'eau bouillonne, écume, puis l'agitation cesse et tout vestige disparaît.

L'homme, le chef-d'œuvre de Dieu sur la terre, en traversant l'océan du monde, trace lui aussi un sillon; mais ce sillon qui, est plus ou moins honorable, est encore et plus large et plus profond.

Si cet homme est méchant, c'est un sillon de honte et d'ignominie qu'il laisse après lui; tel le sillon que creusèrent Caïn, le fratricide, Judas le traître infâme et tant d'autres qui, après le premier coupable, ont laissé sur la terre un souvenir impérissable de leur honteux passage.

S'il est juste, oh ! alors, c'est un sillon d'honneur et de gloire qui survit au temps, et qu'avec-respect les siècles se transmettent l'un à l'autre.

Notre Seigneur a passé sur la terre, et les lieux qu'il a foulés sont devenus des lieux saints que le monde vénère de générations en générations.

La Vierge Marie, sa sainte Mère, a passé, et les lieux qu'elle a honorés de sa présence sont restés des lieux fréquentés de pieux pèlerinages.

Comme j'ai eu le bonheur, l'année dernière, de visiter les sanctuaires de Lourdes, de la Salette et de Lorette, élevés à la mémoire de ces passages amoureux; comme ces lieux ont tracé dans mon âme un sillon ineffaçable, j'ai résolu, pieux lecteur canadien, enfant dévoué de la meilleure des mères, de vous transporter un moment par la pensée vers ces sanctuaires privilégiés, afin de faire naître en vous le désir d'entreprendre ces consolants pèlerinages, si le temps et le moyen vous le permettent.

Du reste, depuis la chute de notre premier père, depuis que l'homme a été chassé du paradis terrestre, son existence, ici bas, n'a-t-elle pas été, n'est-elle pas qu'une longue et perpétuelle pérégrination, le voyage du temps à l'éternité, la traversée de cette vallée de larmes au séjour de la souveraine béatitude.

Eh bien, puisque nous sommes nés pèlerins, franchissons, en esprit, les mers ; nous n'avons pas, à cette heure, de périls à affronter, de vie à risquer, de naufrage à craindre, nous sommes en famille, près du foyer paternel.

Allons donc par la pensée, par la réflexion, par la lecture, allons à Lourdes, à la Salette, à Lorette.

Ici, Marie a passé les jours de son pèlerinage terrestre. Là, comme dans un rêve mystérieux, elle est venue en personne honorer ces saints lieux, pour nous donner l'exemple et nous y attirer. Là, je veux dire à la Salette, elle a pleuré—Là, c'est-à-dire à Lourdes, elle a souri—Dans ces deux endroits elle a parlé et recommandé la prière. Allons avec elle pleurer sur nos péchés et les péchés du monde ; allons sourire à son amour et réchauffer ainsi nos cœurs dans la prière, allons veiller en sa sainte compagnie.

Si ce petit livre remplit le but que je me suis proposé ; s'il contribue à développer en vous la piété, envers notre commune Mère du ciel, souvenez-vous de moi, dites un Ave pour celui qui a prié là-bas, à ces sanctuaires vénérés, pour tous ses compatriotes du Canada.

Avant de vous entretenir de ces lieux édifiants de

pèlerinage que je viens de vous mentionner, je vais vous raconter, pour vous amuser, une petite anecdote de chemin de fer.



Cette anecdote sera le nuage ténébreux que votre foi chrétienne aimera voir disparaître, et à l'éclipse duquel elle apercevra, dans toute sa splendeur, le merveilleux rayon céleste, qu'elle n'aura fait tout d'abord qu'entrevoir à travers le nuage.

Alors, vous vous écrirez : Que l'œil de ma foi est perçant, je vois de la lumière dans les ténèbres de l'incrédulité, et l'incrédulité ne voit que des ténèbres dans ma lumière.

Vive ma Foi catholique !
Vive ma sainte Religion !
Vive mon Dieu ! Vive Marie !

St-Valérien, 25 mars 1901
En la fête de l'Annonciation.
J. AMIOT, Ptre.

Un Rayon du Ciel



ANECDOTE.

JE voyageais, l'été dernier, en France. Or, en revenant d'un pèlerinage à Notre-Dame de la Salette, à la gare de La Mure, entra un jeune monsieur, bien astiqué, type moderne, dans le compartiment où je me trouvais en compagnie de quelques pèlerins. D'un regard je toisai mon individu. Ce fut l'affaire d'un instant ; la distance des extrémités, mesure anglaise, ne dépassait pas cinq pieds. Ce gentleman, d'une physionomie peu expressive, au visage émacié, à l'air pédant et à la taille élancée mais fluette, pouvait avoir de vingt-cinq à vingt-huit ans : l'âge des grandes idées. De larges oreilles, adroitement dissimulées sous une épaisse chevelure d'ébène, contrastaient étrangement avec l'étroitesse

de ses yeux caves qu'ombrageaient deux fagots de sourcils noirs. Son nez aquilin déviait sensiblement à gauche ; sa bouche était encadrée d'une moustache en spirale artistement soignée ; quand à son menton il était quelque peu échancré, mais imberbe.

Telle était cette fleur alpine que la Providence avait placée sur ma route et qu'Elle me permettait de contempler. Vous avez admiré comme moi la fraîcheur de sa corolle, savourons ensemble la saveur de son parfum.

Toutefois, me disais-je, si le visage est le miroir de l'âme, cette tête doit porter du plomb ; cette cervelle de l'esprit.

- Étais-je prophète ? la suite le dira.

Monsieur s'assit face à moi. Pour s'essuyer le front il ôta son chapeau à haute forme, disons ici *beaver*, le frotta quelque peu du coude, puis le replaça sur son chef.

Ce geste me permit de connaître le nom de mon compagnon de route, l'ayant pu lire furtivement, étiqueté sur le bord intérieur de son Castor.

Comme il n'est pas sans intérêt pour vous que vous sachiez ce nom riche et caractéristique, le voici :

C'était : M. Foubéau, additionné de quelques initiales qui m'ont échappé à l'œil.

N'est-ce pas que ce nom bien français est élégant, significatif, éloquent, surtout révélateur ?

Toutefois, si le personnage était mon premier, il n'était certainement pas mon second ; néanmoins, à coup sur, il devait réaliser, au parfait, mon entier, l'ordre des termes interverti ; naturellement.

Mais laissons de côté la charade ; M. Foubeau semble désireux de lier conversation.

Le panorama qui se déroulait sous nos yeux, du reste, était littéralement enchanteur, féérique. D'un côté la chaîne grandiose des Alpes qui dressait devant nous son imposante majesté, avec ses pics altiers et de formes multiples, ses crêtes blanches de neige, ses cavités profondes, vertigineuses, et inaccessible aux rayons du soleil, glaciers éternels que l'astre roi n'a pas encore explorés, ni pénétrés de son regard de feu. D'un autre côté ces lits rocailleux, aujourd'hui desséchés, des torrents qui descendent, au printemps, du sommet des montagnes, en cascades bruyantes, écumeuses ; à nos pieds, le fameux Drack, vrai méandre asiatique, que nous cotoyions et qui roulait, encaissées dans les rochers à cinq ou six cents pieds, parfois à 1000 pieds au-dessous de nous, au fond du ravin, ses eaux bourbeuses ; ici des tunnels, qui creusés dans le flanc des montagnes, nous

dérobaient à chaque instant la lumière du jour, pour nous laisser contempler ensuite, à leur issue, avec un nouveau ravissement, les beautés merveilleuses de ces lieux pittoresques ; plus à l'horizon, ces charmants petits villages, coquettement échelonnés le long des collines, éparpillés ici sur le plateau, là ramassés au fond d'une vallée luxuriante ; enfin ces limpides ruisseaux serpentant dans la plaine, où ils semaient sur leur passage la fraîcheur et la vie, tout donnait au tableau un aspect à la fois grandiose et sauvage, tout remplissait l'âme d'un charme indéfinissable. Aussi, ébahi d'étonnement, parfois d'épouvante, je ne tarissais pas d'admiration sur la beauté alpestre de la contrée, et sur la hardiesse de cette voie ferrée pratiquée sur un parcours de plus de 8 lieues, à travers des endroits si escarpés, de prime abord inaccessibles.

—Monsieur, me dit mon jeune pédant, visitez ce pays pour la première fois sans doute ?

—Oui, c'est la première fois, en effet, monsieur, que je parcours le Dauphiné. La contrée est ravissante, vos Alpes admirables. Il est vrai que la Providence ne nous a pas oubliés au delà des mers ; nous avons nous aussi nos merveilles, notamment d'immenses forêts vierges, de gigantesques montagnes,

de grands lacs, mais surtout un fleuve majestueux, notre St-Laurent, unique dans le monde, je crois, et dans lequel tous les vôtres, votre Saône, votre Rhône votre Loire, votre Garonne et votre Gironde se joueraient comme des anguilles dans vos rivières. Mais il me fait plaisir de constater chez vous une surabondance des dons célestes. Votre France est vraiment un pays privilégié.

—Monsieur vient donc de pays lointain ? fit mon interlocuteur en m'interrompant.

—Assurément. Votre colossale exposition universelle a fait tant de bruit dans le monde entier, répondis-je, qu'elle a attiré à Paris, cette année 1900, des curieux des cinq parties de la terre.

—Serai-je indiscret de demander à monsieur, quelle est sa profession ?

—Nullement, monsieur, je suis propriétaire de fromagerie.

La diplomatie m'était, ce me semble, permise en pareille occurrence.

—Propriétaire de fromagerie, fit-il étonné !

—Oui monsieur, et je voyage dans l'intérêt de mon commerce. Ainsi, tout dernièrement, en visitant

l'abbaye de Ligugé, que vous connaissez sans doute, près Poitiers, je me suis fait renseigner sur la fabrication d'une de vos mille et une variétés de fromage. Et je me propose, à mon retour, de donner des instructions à mon fromager, pour qu'il puisse me fabriquer cette nouvelle variété que je trouve vraiment succulente.

—Oh ! il est de fait que nous avons en France d'excellents fromages.

—Tout est excellent chez vous, monsieur, repris-je, pour flatter l'amour propre émoussillé de mon individu, qui dans sa trop apparente satisfaction, se caressait fièrement la moustache, geste éloquent d'approbation qui voulait dire : la France est mon pays. Je suis un de ses citoyens.

Mon fat personnage dégustait, savourait, dévorait ce compliment plus succulent sans doute que son fromage, et ce, avec d'autant plus d'avidité qu'il me croyait sincère.

Moquez-vous d'un dindon, il vous prend au sérieux, s'enfle aussitôt noblement, éternue sa note de reconnaissance, élargit sa queue en éventail comme pour dire : je n'ai pas de beau que mon ramage, admirez aussi mon plumage.

Cependant, mon homme pensait toujours : que peut faire un lièvre en son gîte, s'il ne pense.

Je continuais donc : Mais, monsieur, je ne voyage pas seulement dans l'intérêt de mon commerce, mais plus encore, il faut vous l'avouer, pour mon agrément personnel. Comme la neige commençait à me tomber sur la tête, j'aimais, avant de mourir, visiter l'Europe et votre belle France, surtout. Je me propose même de me rendre en Egypte, passer de là en Asie, faire le pèlerinage de la Terre Sainte, revenir par Constantinople et Athènes, puis, entrer par Naples dans l'Italie que je veux parcourir, et visiter Rome. Oh ! je désire tout particulièrement voir Rome, cette ville si célèbre dans l'Histoire et si chère au cœur catholique. Cela fait, avec la grâce de Dieu, je retournerai finir mes jours, auprès de ma famille, en Amérique.

A ce mot, « Amérique, » un frissonnement trahit l'étonnement toujours grandissant de mon individu.

C'est qu'en effet, ce mot Amérique, j'ai pu le constater dans maintes circonstances, sonne bien aux oreilles des Européens.

Il imprime tout particulièrement caractère sur l'imagination de certains français du genre de M. Foubeau.

L'Amérique, voyez-vous, c'est, pour ces matérialistes, le pays des grandes aventures, des fortunes colossales—c'est le Klondike.

—Monsieur, ajoutai-je aussitôt, dans le but de lui délier la langue qui semblait paralysée, est sans doute lui aussi dans le commerce ?

—Absolument comme vous, monsieur, mais dans une autre ligne.

Comme il semblait faire mystère de sa ligne, je jugeai prudent d'imposer silence à ma curiosité, et je repris aussitôt :

—Alors, nous sommes confrères.

—J'en suis flatté, monsieur, fit-il, en soulevant légèrement son chapeau à haute forme, avec un gracieux signe de tête qui témoignait de sa satisfaction.

Mais, ajouta-t-il incontinent, d'un ton inquiet qui trahit plus encore l'étonnement dont il était saisi, monsieur vient de me dire qu'il arrive d'Amérique ?

—Oui, monsieur, de l'Amérique du nord, autrement dit, du Canada.

—Ah ! reprit-il, de plus en plus surpris et intrigué, mais vous parlez correctement le français !

—Sans doute, monsieur, fis-je aussitôt, c'est ainsi que nous le parlons tous en Canada, villageois comme citadins, illétrés comme hommes instruits.

Nous le parlons généralement mieux qu'en France, notamment bien mieux qu'à Corps et à La Mure, où, à mon grand étonnement, je n'ai pu rien comprendre au charabia, au jargon des habitants. Mais, en bonne vérité, sont-ils français ces gens-là ?

—Ou...i, me répondit-il, un peu embarrassé de cette humiliante question qui malheureusement n'avait que trop d'à-propos, seulement, il faut l'avouer, ils parlent un peu mal le français !

—Un peu ! vous êtes indulgent, monsieur, dites donc, très-mal au superlatif, horriblement mal, et vous serez correct.

Cette verte remarque parut le blesser. La susceptibilité gauloise est si facile à piquer. Aussi reprit-il aussitôt, comme pour mettre une digue à mon émouvante indignation :

—Vous êtes allé à Corps ?

J'allais répondre, mais le train venait de s'arrêter. Nous étions à la station de Lamothe-les-Bains.

M. Foubéau, qui, du chassis, avait aperçu sur la plateforme un confrère, sans doute du même acabit, s'était poliment excusé, puis il avait fait un signe au dit confrère, et déjà nos deux amis échangeaient, à la portière, quelques paroles confidentielles.

Par délicatesse, je me retirai quelque peu pour ne

peut paraître indiscret en prêtant l'oreille à leur conversation qui semblait revêtir un caractère de grande intimité.

Aussi bien, je profite de l'occasion, cher et patient lecteur, pour vous donner quelques renseignements topographiques sur Corps, La Mure et la Salette que je viens de quitter.

Corps, chef-lieu de canton, est une petite ville de l'Isère, diocèse de Grenoble. Elle est située sur une légère élévation, aux pieds des montagnes.

A quelques sept milles environ de Corps est la paroisse ou commune de la Salette. Vous y montez par un chemin sinueux mais très intéressant.

Le Sanctuaire de la Vierge, près duquel eut lieu l'apparition, est bien plus haut, à quatre milles au moins, non à vol d'oiseau, sur le sommet de la montagne. Un chemin également tortueux et d'aspect sauvage vous y conduit. On parle d'y construire une voie ferrée.

D'en bas vous ne pouvez pas apercevoir le Sanctuaire. Un petit monticule à la croupe arrondie, le Plateau, le dérobe à vos regards. Mais si rendu à la Basilique, vous vous élevez quelque peu sur le plateau qui domine, vous distinguez très bien, à vos pieds, le clocher de l'église et le village qui l'encadre

ainsi que çà et là les petits hameaux entourés de bosquets verdoyants qui forment la paroisse de la Salette.

Si la Providence vous favorise un jour de ce pieux pèlerinage et que le ciel soit pur, votre pied suffisamment alerte et solide, ne manquez pas de faire l'ascension du mont Gargas, qui fait face à la Basilique. C'est sur son versant que reposaient les vaches de Mélanie et de Maximin, à l'heure de la mystérieuse apparition de la Vierge. J'ai mis deux heures à l'escalader, 15 minutes à le descendre. Sur sa cime un calvaire est érigé. Asseyez-vous et respirez un moment aux pieds de la croix, en vous tenant à distance du précipice, car la montagne est coupée à pic, et le vertige pourrait faire de vous une victime.

Là, vous êtes audessus des nuages que vous voyez se balancer sous vos pieds. Vous êtes près du ciel, à une altitude de près de neuf mille pieds.

Le panorama est sublime. Vous vous trouvez au centre d'un cercle immense dont le contour ce sont des montagnes où les pics se succèdent à l'infini, couronnés de leurs glaciers éternels, souvent empanachés d'épais brouillards.

Encore une fois, ne reculez pas devant la fatigue,

vous ne regretterez pas vos peines. Au sommet de cette montagne, Dieu vous paraîtra et plus grand et plus admirable dans ses œuvres, et vous l'aimerez d'avantage.

La distance de Corps au Sanctuaire de la Salette se franchit à pied en trois heures. On peut vous fournir aisément, moyennant deux piastres environ, cheval, mulet ou voiture à votre choix, car aujourd'hui, grâce au progrès moderne, la route est carrossable. Quelque soit le mode de transport adopté, le voyage ascensionnel est pénible, mais il ne manque pas d'agrément.

La Mure, à présent, est à six lieues environ, en deçà de Corps, pas encore à vol d'oiseau, mais en suivant la voie roturière ; car n'oublions pas que nous sommes dans la chaîne des Alpes, et qu'il faut contourner les montagnes.

Des voitures à deux ou trois chevaux attendent toujours, durant la belle saison, les pèlerins à l'arrivée du train. Prix 60 centins par personne.

Le chemin de fer ne se rend encore qu'à cette ville, et revient par mille capricieux mais charmants circuits à travers les vallées, les gorges et les défilés des montagnes, se reliant, à St-Georges des Commiers,

près Grenoble, avec la grande ligne P. L. M. dont il est un embranchement.....

Mais pardon, lecteur, le train file de l'avant, et M. Foubeau reprend ses interrogations. Il me faut le satisfaire.—Pour vous, à tantôt.

—Vous m'avez dit, tout à l'heure, que vous étiez allé à Corps? C'est une charmante petite ville, n'est-ce pas?

—Sans aucun doute, monsieur; elle a son cachet pittoresque. Mais le Sanctuaire de Notre-Dame de la Salette est incomparablement plus beau, tant à cause des émotions qu'il fait naître que des souvenirs qu'il évoque.

Grande stupéfaction pour M. Foubeau, presque un scandale. Aussi ne pouvant dissimuler son étonnement :

—Quoi ! s'écria-t-il, vous êtes monté à la Salette ?

—C'était le but de mon voyage.

Nouvelle surprise que trahit son visage, et qui le rendit rêveur.

Comment, semblait-il se demander, un Américain passer l'Océan pour venir visiter un lieu de superstition ! s'imposer tant de fatigues pour aller voir un monument si insignifiant ! Comme s'il n'y avait pas à

Paris, et sur les lieux de l'Exposition, des édifices et des pavillons et plus grandioses et plus dignes d'admiration !

Il n'osait croire à ses oreilles.

Toutefois, composant son visage, il reprit d'un air quelque peu malin :

—Alors, monsieur a du boire de l'eau de la Salette ?

—Naturellement, monsieur, fis-je en dissimulant de mon mieux la mauvaise impression que cette question saugrenue, vraiment stupéfiante, avait fait naître en mon âme.

—Il paraît, poursuivit-il, que cette eau n'est pas comme l'eau ordinaire ?

Je compris aussitôt toute l'impiété de la question, mais feignant de n'en pas saisir le sens, je répondis :

—Voulez-vous dire que l'eau de Notre-Dame de la Salette a une couleur particulière, une odeur spéciale, une saveur étrange ? Si c'est là votre pensée, je puis vous assurer qu'à cet égard, cette eau est en tout semblable à celle des autres fontaines. Mais en avez-vous bu vous-même ?

—Oh ! non, jamais, fit-il en souriant malicieusement et d'un air ironique—et sur le même ton, il re-

prit: mais enfin l'on dit qu'elle n'est pas comme l'eau des autres sources.

—Vous voulez dire sans doute, repris-je à mon tour, qu'on attribue à cette eau une vertu toute particulière, par exemple, celle de faire des miracles.

—Précisément: certains exaltés lui attribuent cette espèce de qualité ridicule.

Ces dernières paroles, dans lesquelles mon homme mordait à belles dents, me firent monter le rouge au front. Je me sentais blessé à mon tour, mais blessé au plus intime de mes sentiments religieux. ;

—Eh bien, lui dis-je, pardon, monsieur, mais je suis un de ces exaltés. Et comme vous le voyez, le nombre en est plus grand qu'on ne pense, puisqu'il y en a même jusqu'en Amérique. Monsieur ne croit donc pas aux miracles ?

—Oh! comment puis-je y croire? Il me faudrait en voir..... Et encore..... Le miracle est impossible.

—Avez-vous, du moins, fait quelque démarche pour être témoin d'un miracle ?

—Oh! non, par exemple.

—Alors, pourquoi avancer si hardiment une si téméraire assertion ?

—Il n'y a aucune témérité dans mes paroles.

Pour croire, il me faut voir, voilà tout ; et je n'ai pas vu de miracles.

—Vous êtes donc comme saint Thomas ?

Monsieur Foubéau garda le silence, étonné sans doute de se voir entrer en ligne de comparaison avec un saint. C'était, du reste, le seul trait de ressemblance qu'il pouvait avoir avec l'Apôtre ; et encore ce trait n'était-il guère à son avantage.

Le voyant perplexe, je résolus de le tirer d'embaras en lui posant une nouvelle question qui devait achever son indignation.

—Êtes-vous français, repris-je alors ?

—Mais oui, certainement, et même un bon français.

—Je ne conteste pas votre qualité ; mais vous me permettrez d'émettre un doute sur votre nationalité.

—Comment cela ?

—Parce que je ne vois pas que vous soyez français.

—Eh quoi ! vous voyez bien que je parle français.

—Pardon, monsieur ; ce n'est pas une preuve ; moi aussi, j'ai l'honneur de parler français, et néanmoins je suis américain, canadien si vous préférez.

—C'est vrai, mais puisque je vous le dis.

—Oh ! alors, je le crois, sans la voir, sur votre parole, naturellement, parce qu'un homme, au sens

droit, doit donner son adhésion à l'affirmation sérieuse d'un semblable qui lui atteste un fait certain qu'il connaît.

Voyons : vous me paraissez instruit, vous avez voyagé ?

—Où ! beaucoup.

—Et s-vous allé en Amérique ?

—Pas encore, fit-il un peu plus humblement ; je me propose d'y aller un jour.

—Dites-moi, vous croyez cependant que, bien loin au-delà des mers, il y a un nouveau continent ?

—Mais assurément, parbleu !

—Très-bien, vous le croyez, et pourtant, venez-vous de me dire, vous ne l'avez pas vu, n'y étant pas allé.

—Mais tout le monde dit qu'il existe. D'ailleurs c'est de l'Histoire.

—Et les miracles, monsieur, ne sont-ils pas des faits historiques ? Vos journaux n'en relatent-ils pas chaque jour quelques uns dans leurs colonnes ?

A ces mots mon individu m'interrompt ; et d'un ton de dérision sarcastique :

—En avez-vous vu, vous, monsieur, des miracles ?

—Mais parfaitement, répondis-je ; et des miracles d'un éclat irrésistible, incontestable— et plusieurs —

et d'extraordinaires, et en compagnie de milliers de personnes qui en ont été témoins comme moi, pas précisément à Notre-Dame de la Salette où je n'ai fait que passer, mais tout dernièrement à Lourdes, au pèlerinage national où se trouvaient plus de quarante mille français—des exaltés sans doute, fis-je en baissant la voix.

—Oh ! à Lourdes — oui, c'est là que l'on en voit, paraît-il, des miracles !

—Mais, monsieur n'est donc pas allé à Lourdes ?

—Non, je n'ai pas de temps à perdre, reprit d'un ton sec mon Beaufou. Pardon, lecteur, l'évidence d'analogie, la puissance de similitude entre le nom et le sujet ont induit ma plume en erreur, et m'ont fait commettre cette malencontreuse inversion de termes, c'est Foubeau que je voulais écrire.

—Comment ! vous n'êtes pas allé à Lourdes ? Mais, pardon, monsieur n'est peut être pas catholique ?

—O..... oui..... i.....

—Eh quoi ! vous êtes catholique, et vous êtes français—et vous n'êtes jamais allé à Lourdes ! Eh bien, moi aussi, monsieur, j'ai l'honneur d'être catholique, et quoique je sois à plus de quinze cents lieues d'ici, j'ai entendu dire tant de merveilles de Lourdes, que

j'y ai cru, et n'ai point reculé devant les fatigues d'une longue traversée pour être témoin des nombreux miracles qui s'y accomplissent chaque jour ; et je puis vous assurer que je ne regrette pas mon voyage, et ne crois pas avoir perdu mon temps..... Au contraire, je suis revenu enchanté de ce lieu de pèlerinage, et plus ferme encore, si possible, dans ma foi catholique.

—Le miracle, — allez, monsieur, fit avec emphase mon pauvre écervelé, c'est un effet de l'imagination. Tel se croit malade, puis se croit guéri. Voilà !

Et il baissa la tête..... sans expirer toutefois, par bonheur.

Quel argument redoutable ! quel inébranlable et lumineux raisonnement ! Aussi profond que le cerveau qui l'enfante, aussi spécieux que les lèvres qui l'expriment. Toutefois je tentai une réponse, non sans émotion.

—Bel effet de l'imagination, monsieur, chez un paralytique, par exemple, qu'on apporte sur un brancard, à la source miraculeuse, qu'on plonge dans la piscine, et qui soudain, rajeuni, se lève et marche au milieu d'une foule de spectateurs ravis et fondant

en larmes. Bel effet de l'imagination chez un aveugle qui ne voit goutte depuis plusieurs années, chez un sourd qui n'entend rien depuis des mois et des mois, et ce au témoignage écrit de médecins expérimentés, et qui, ce dont j'ai été l'heureux témoin, monsieur, se lavant les yeux avec l'eau de Lourdes ou en buvant une gorgée, voit aussitôt, entend aussi clair que vous et moi. L'imagination, chez ces pauvres affligés, joue, selon vous, avouez-le, un rôle étonnant, prodigieux, qui tient du miracle s'il n'en est pas un véritable. Vos médecins incrédules, devraient bien traiter leurs patients au moyen de cet élixir dont vous avez sans doute seul le secret, et qui développe et fortifie si bien l'imagination que le malade se persuade être guéri et l'est en réalité.

Cette panacée universelle plut à mes compagnons de route qui l'accueillirent avec un sourire d'approbation.

Pour mon savant Esculape, il se mordit les lèvres, comprenant l'ironie de mon langage. Le voyant refuser le brevet d'invention qui lui était décerné, je continuai :

Quoi qu'il en soit, laissez-moi, monsieur, admirer de plus en plus la vivacité, la puissance de l'imagination des français. Vraiment, la voilà rendue

à son apogée. Me permettez-vous cependant de formuler un souhait, celui de ne vous savoir jamais atteint de cette maladie imaginaire, qui vous priverait *réellement* de l'usage d'une jambe ou d'un bras, de vos oreilles ou de votre langue, durant plusieurs mois, encore moins d'une paralysie totale de vos membres qui vous clouerait sur un lit de douleurs; car quelque soit la vigueur de votre imagination toute française, je craindrais de la voir, malgré ses efforts, subir un humiliant échec.

—Vous êtes flatteur, reprit mon philosophe piqué mais non convaincu. Et d'un ton magistral : Savez-vous, monsieur, continua-t-il, qu'un grand nombre des prétendus infirmes qui vont à Lourdes, se font passer pour malades, s'inscrivent, se disent dyspeptiques, sourds, muets, que sais-je, et ne le sont pas du tout. Puis soudain, ils crient au miracle, et... le tour est joué. Cela fait l'affaire des curés.

—Qu'il s'en rencontre, monsieur, répondis-je, qui, comme vous le prétendez, se disent malades et ne le soient pas. C'est possible, quoique très peu probable. Mais admettons le fait. Ce ne peut être toutefois que le petit nombre. Car il faudrait tromper la vigilance des docteurs qui composent le bureau des constata-

lions, toujours en permanence à Lourdes, bureau officiel, où chaque malade doit se présenter et se faire scrupuleusement examiner aussi bien avant qu'après la guérison. Mais n'y en aurait-il qu'un seul qui réellement malade, se trouverait instantanément guéri, ce seul cas suffirait pour attester le miracle, venger la puissance d'En-Haut, et réduire à néant votre étrange assertion.

En achevant ces mots, que j'accentuais fortement, je fixais du regard mon individu.

Cependant le soleil baissait à l'horizon, épinglant ses derniers rayons sur la crête des montagnes ; mais un autre rayon de lumière brillait aux yeux de mon grand penseur qui semblait triompher. Quelle idée lumineuse, transcendante, me disais-je, a donc soudain traversé son esprit ! quelle bombe va éclater ! quel fruit va produire cette montagne en travail !—J'inclinai quelque peu l'oreille.... j'attendis :

—Un seul malade, fit gravement mon homme, les yeux baissés, les lèvres légèrement souriantes, mais de ce sourire moqueur qui agace, qui choque... un seul guéri, poursuivit il avec la même solennité, la même emphase... c'est bien peu... Il y a chez nous un proverbe qui dit : *Peu, c'est rien.*—Et mon homme, à ces mots, releva fièrement la tête, avec un air

de triomphe qui semblait dire : qu'en pensez-vous ?

—*Parum pro nihilo reputatur*—repris-je aussitôt, et avec autant de gravité qu'il me fut possible, pour appuyer dans la belle langue de Cicéron le magistral argument de mon savant interlocuteur.

Cette phrase dont, sans la comprendre, il devina le sens, augmenta sa surprise.

—Mais, monsieur connaît le latin ?

—Comme le français, monsieur, et même aussi l'anglais. En Amérique, voyez-vous, nous devons posséder plusieurs langues. Mais permettez-moi, je reviens à votre proverbe. Peu, c'est rien. Vous êtes un homme intelligent, sans doute, je m'en suis aperçu et je vous en fais compliment.

Mon individu parut flatté de cet éloge, naturellement si bien mérité.

Oui,.....je le répète,.....vous êtes un homme intelligent, mais vous n'êtes qu'un homme, or un homme, c'est peu, dans le monde. Donc..... Je vous laisse à tirer la conclusion. Si elle justifie le proverbe, elle n'est pas à votre louange. Et j'ajoutai aussitôt, pour ne pas le laisser trop longtemps sous cette pénible impression, elle ne serait pas davantage à la

mienne si je m'appliquais personnellement votre proverbe.

Mais laissons de côté la plaisanterie, bien que nous ayons le droit de nous y livrer, puisque nous sommes doublement en train et de plaisir et de parler.

Cette dernière phrase fit au firmament de mon pédat l'effet d'un rayon de soleil entre deux orages. J'attendis un moment. Puis voyant son ciel rasséréné, j'ajoutai :

—Un mot encore cependant si vous le voulez bien.

—Oh, parfaitement, je vous écoute.

—Eh bien, vous ne m'avez pas l'air d'être beaucoup l'ami des curés.

—Assurément non, et je ne suis pas le seul en France.

Ces curailions, ces prêtraillions, nous en avons bien de reste.

—C'est malheureusement trop vrai, monsieur, vous n'êtes pas le seul. Depuis le peu de mois que je suis en France, j'ai déjà plusieurs fois eu l'occasion de constater ce fait alarmant. Tout dernièrement encore, précisément en me rendant à Lourdes, je vis, à une gare, sept jeunes ecclésiastiques s'approcher, et entr'ouvrir la portière du compartiment où cette fois j'étais seul. En m'apercevant ces messieurs s'excu-

sèrent poliment et voulurent chercher place ailleurs. Entrez, messieurs, leur dis-je. Car, monsieur, je ne redoute pas la soutane. Il n'y a pas de plus grand honneur pour un canadien français que de faire route avec un ecclésiastique. Sous la soutane, en effet, nous reconnaissons le ministre de Jésus-Christ, son représentant ici-bas. Vous seriez fier, n'est-ce pas, vous, et à bon droit, de voyager dans un pays étranger, en compagnie de l'ambassadeur de France ? Eh bien, le prêtre, à nos yeux, au Canada, c'est l'ambassadeur du royaume du ciel sur terre. Aussi sommes-nous heureux de le rencontrer, honorés de pouvoir lier conversation avec lui. Comme cet honneur s'offrait naturellement à moi, je me gardai bien de le décliner.

Entrez, messieurs, leur dis-je, il m'est agréable de faire connaissance avec vous. Il y a de la place pour tous.

Rassurés par cette cordiale et toute canadienne invitation, ces bons messieurs entrèrent et la conversation s'engagea.

Pour les mettre de suite à l'aise, je leur appris que j'étais canadien, que j'étais venu visiter leur belle France, le cher pays des ancêtres.

Tous accueillirent cette nouvelle d'un sourire d'ap-

probation, mais d'un sourire qui me rappelait le paternel et franc sourire de nos bons et bien-aimés curés de la catholique Province de Québec.

—La religion, me dit aussitôt l'un d'eux, est bien prospère, chez vous ? Tout le monde fait ses Pâques ?

—Il y a bien, répondis-je, quelques indifférents, mais il sont rares. Il s'est bien rencontré dans le ciel des anges orgueilleux qui ont refusé à Dieu l'honneur, l'adoration. Sur le sol canadien, le diable a bien aussi sa petite armée, mais la grosse part, la très grosse part est au Bon Dieu. Ainsi cette année, à Pâques, un seul homme de notre paroisse, n'a pas fait acte de présence à la Ste-Table. Et ce n'était certainement pas votre serviteur. La plus part d'entre nous, nous allons à confesse cinq ou six fois par an, beaucoup même communient tous les mois, et un certain nombre, des âmes d'élite celles là, plus souvent encore.

—Oh ! s'il en était ainsi chez nous, répartit le plus jeune.

—Que la France serait belle, ajoutai-je aussitôt.

—Vos curés sont bien heureux, dit un autre, ils ont de grandes consolations ; nous n'avons pas ces

douces joies, avant goût du ciel, dans notre pauvre France.

Et chacun d'eux, monsieur, me fit des révélations qui m'attristèrent profondément. Et je me disais : Ce n'est donc plus cette France catholique d'autrefois, telle que nos pères nous l'ont décrite.

Mais, repris-je, serait-ce indiscretion, de ma part, de vous demander le terme de votre voyage ?

— Nous allons passer le dimanche à l'abbaye de Fontcombault, me repondit l'ainé. Savez-vous, monsieur, que nous sommes des soldats ?

— Des soldats ! fis-je étouffé, vous n'en portez guère le costume.

— Oui, des soldats. Nous sortons de la caserne, nous venons de quitter le pantalon rouge, et d'endosser la soutane. Quatre d'entre nous sont prêtres, et les trois autres, séminaristes. Nous avons obtenu congé, ce soir, jusqu'à lundi matin, et nous n'avons pas cru mieux faire que d'aller nous retremper un peu auprès des bons pères trappistes. A la caserne, vous pouvez bien le penser, ce n'est pas toujours édifiant.

— J'ai bien hâte, reprit mon-voisin de gauche, que mon année d'esclavage achève.

— J'ai encore dix-huit jours à faire, répartit un

autre, pour finir mes 28 jours de service militaire. Et chacun dit son petit mot à cet égard. Je les laissai parler à tour de rôle, puis je pris la parole :

—Beaucoup de vocations ecclésiastiques doivent faire naufrage sous l'uniforme du soldat ? Beaucoup de défections doivent avoir lieu ?

—Eh bien non, monsieur. Peu de nos confrères sont défaut à l'appel, à la rentrée au séminaire. Ce que le Bon Dieu garde, voyez-vous, est bien gardé. Dans les premiers siècles de l'Eglise, les empereurs romains lançaient à chaque instant des édits de mort contre les chrétiens. Sur tous les points de l'empire ils dressaient des échafauds, allumaient des bûchers, amenaient des milliers de bêtes féroces dans leur amphithéâtre, et dans leur cirque, au colisée surtout, et là, ils brûlaient, égorgeaient, ou faisaient dévorer les chrétiens, à certains jours de fête pour amuser le peuple romain. — Et, vous n'êtes pas sans l'avoir lu, le feu de la persécution ne faisait qu'accroître l'ardeur des martyrs, et le sang de ces martyrs était une semence de nouveaux chrétiens. Les bourreaux eux-mêmes se lassaient dans les tortures qu'ils infligeaient, la hache sanglante leur échappait des mains, et, chrétiens à leur tour, ils mêlaient leur sang au sang des victimes. — Dieu est

toujours le même, et quelque soit la rigueur de la persécution qui nous opprime aujourd'hui, nous nous recrutons toujours. Il n'y a qu'un mois, notre archevêque ordonnait vingt-cinq prêtres et n'avait que deux postes vacants. Le Bon Dieu, du haut de son trône inaccessible à la malice humaine, se rit des hommes et de leurs vains projets. Nous avons sa parole, qui fait notre assurance. L'enfer aura beau mugir, inventer mille machinations diaboliques, édicter mille lois de proscription ou d'asservissement, ses portes ne prévaudront jamais contre l'Eglise. Elle combattra, puisqu'elle est militante, mais elle triomphera. Rome païenne, Rome reine des nations, à qui ses dieux avaient promis l'éternité, Rome qui croyait un jour avoir anéanti jusqu'au nom chrétien, Rome païenne dort aujourd'hui, ensevelie avec ses dieux et ses empereurs, sous les ruines de ses palais et de ses temples. Et par une ironie divine, la Rome qui lui survit est la capitale du monde chrétien.

C'est vous dire nos espérances. Nos persécuteurs d'aujourd'hui, nos ennemis passeront, brisés par la justice de Dieu comme un vase d'argile ; nos impies législateurs seront couchés dans leur tombeau, et l'Eglise, en France, poursuivra triomphalement sa route glorieuse et bienfaisante, sa mission évangéli-

satrice, son œuvre de sanctification — Telle est notre foi dans l'avenir.

— Très bien ! très bien ! fis-je aussitôt. Un mari dévoué, chrétien, comme nous le sommes chez nous, ne reculera jamais devant le danger ; il bravera même la mort pour défendre et sauver la vie à la frêle, mais bien chère créature qu'il a choisie et adoptée pour compagne de son existence et dont il s'est établi le protecteur aux pieds des saints autels. Jésus, l'époux divin de l'Eglise catholique ne permettra jamais que son Epouse bien aimée ne vienne à périr quand il a si bien en main le pouvoir de la sauver.

— Ces braves soldats, monsieur, dis-je alors à mon interlocuteur, qui me semblait quelque peu ému — ces braves soldats, comme il y en a malheureusement trop peu dans vos casernes, dans les rangs de votre armée, ces chers abbés, revêtus en ce moment de la livrée militaire, en vertu d'une loi inique, m'ont fait ensuite tour à tour des tableaux navrants de l'impiété d'un grand nombre de français. J'ai compris alors, et je sens que vous dites vrai, en affirmant que vous n'êtes pas le seul à détester les prêtres.

— Pourtant, monsieur, vous êtes catholique, m'avez-vous dit ?

—Ou...i ... sans doute.... Il faut bien être quelque chose, grommela-t-il un peu embarrassé.

—Alors tant qu'à être quelque chose, monsieur, il faut être bien ce quelque chose qu'on veut être. Voyons, pourquoi n'êtes vous pas franchement catholique ?

—Oui..... mais..... les curés !

—Allons, les curés..... repris-je..... mais savez-vous ce que sont les curés, pour lesquels vous m'avez l'air de n'avoir que du mépris ? Puisque vous êtes catholique, laissez-moi vous faire une petite confidence : me le permettez-vous ?

—Vous pouvez parler.

—En venant ici, j'ai passé par Lyon. A Lyon je n'ai pu résister au désir d'aller visiter Ars. Vous avez, à n'en pas douter, entendu parler d'Ars, et de son vénérable curé, M. J. B. Vianney.

—Nullement, monsieur, je ne m'inquiète guère des curés.

—Pardon, monsieur, il me semble au contraire, que vous vous en occupez un peu trop.

—Vous plaisantez.

—Pas le moins du monde.

—Enfin, vit-il encore ce curé ?

—Pardon, monsieur, ce saint pr^{re} est mort, il y a plus de quarante ans, en 1859, si ma mémoire est fidèle.

—Oh ! alors, je n'étais pas né. Laissons-le dormir.

—Mais quoi ! monsieur n'aimera donc pas qu'on parle de lui après sa mort.

—Ça n'en vaudra pas la peine.

—Je le crois sans effort, mais.....

—D'ailleurs je n'y tiens pas, reprit-il incontinent comme correctif à sa méprise.

—J'admire, monsieur, de plus en plus votre modestie. Toutefois, pour parler, il faut bien s'entretenir du passé. Le présent, vous le savez comme moi, est presque insaisissable ; l'avenir inconnu, problématique ; le passé seul demeure et forme l'Histoire.

Mon humble philosophe se contenta de hausser les épaules et garda le silence. Je continuai donc :

Ce bon curé, monsieur Vianney, fut un prêtre modèle ; l'honneur de votre pays, monsieur, comme celui du clergé tout entier. Eh bien, je me suis procuré à Ars, quelques feuilles souvenirs, où sont reproduites certaines petites sentences, ou conseils que donnait

de son temps, à ses paroissiens, à ses enfants, ce bon vieux curé. Les voici, dis-je, en tirant de mon carnet de petits feuillets imprimés... et je me mis à lire :

1er conseil. Soyez, mes enfants, pleins de respect pour le prêtre. Car le prêtre est un homme qui tient la place de Dieu sur terre ; un homme qui est revêtu de tous les pouvoirs de Dieu.

—Oh ! fit-il, c'est un peu fort !

—Pardon, monsieur, mais permettez, vous m'avez accordé la liberté de vous faire cette lecture.

—Eh bien, soit.

2ème sentence. Quand on veut détruire la religion, on commence par attaquer le prêtre, parce que là où il n'y a plus de prêtre, il n'y a plus de sacrifice, ni plus de religion.

3ème sentence. Si je rencontrais un prêtre et un ange, je saluerai le prêtre, avant de saluer l'ange. L'ange est l'ami du Bon Dieu, mais le prêtre est son représentant, il tient sa place. Oh ! que le prêtre est quelque chose de grand.

—Tenez, en voici un de nos calotins qui passe, voyez sa démarche, fit mon pauvre exalté qui avait aperçu un prêtre récitant pieusement son bréviaire le long de la route.

Et l'effet que produit le rouge sur un dindon la soutane du prêtre l'avait excité dans son sang, il avait rougi.

Je fis semblant de ne pas comprendre et je poursuivis :

4ème sentence. Lorsque vous voyez un prêtre, vous devez dire : voilà celui qui m'a fait enfant de Dieu par le baptême ; celui qui m'a purifié après mon péché ; celui qui a donné la nourriture à mon âme par la Sainte-Communion, et qui la préparera, à l'heure de la mort, à paraître devant son Juge.

5ème sentence. Voyez la puissance du prêtre ! Il commande à Dieu et Dieu lui obéit. D'un morceau de pain, il fait, à la sainte messe, un Dieu ; c'est plus que de créer le monde. Celui qui l'écoute, écoute Dieu ; celui qui le méprise, méprise Dieu.

Ce sont, monsieur, les paroles convaincues du bon curé d'Ars. Ce n'était pas un charlatan, lui. Allez à Ars, vous verrez sa mémoire en vénération. On vous dira ce qu'on m'y a dit, ces jours derniers : « Oh ! monsieur, si vous aviez vu notre curé ! si vous aviez vu son visage osseux, décharné, transparent, ce regard fixe, pénétrant, qui semblait vous fouiller jusqu'au fond de l'âme ; si vous aviez entendu cette

parole de feu etc.....» Oui monsieur, si vous aviez en l'avantage de contempler et d'entendre cet homme, ce prêtre, vous auriez été, comme tant d'autres, pris de vertige et de stupeur, étourdi, terrassé, puis attendri jusqu'aux larmes, et aujourd'hui vous tiendriez un autre langage, vous auriez une autre conduite, vous respecteriez le prêtre.

Ces paroles du vénérable curé d'Arz auraient du; ce me semble, faire quelque impression sur mon incrédule, mais les ténèbres qui enveloppaient son âme étaient trop épaisses pour permettre à ce rayon du ciel de la pénétrer.

Aussi, m'interrompit-il brusquement.

—D'après ce que je vois, vous croyez encore à l'Eglise et aux prêtres, en Amérique.

Oh ! certainement, monsieur, et avec raison. J'ai beaucoup voyagé, et nulle part, jusqu'à ce jour, je n'ai trouvé, dans toute son intégrité, la vérité comme dans l'Eglise catholique.

—Je trouve l'Eglise trop intransigeante, fit monsieur Foubau. Les prêtres ne veulent pas se conformer au progrès moderne, et restent en arrière de leur siècle.

— Permettez-moi, monsieur, de prendre la défense de l'Eglise et de ses ministres, et de vous faire comprendre tout l'odieux de cette vieille calomnie.

L'Eglise, d'abord, loin d'être intransigeante, fait selon moi beaucoup de concessions pour se conformer aux usages et aux progrès du siècle. Toutefois, il y a des concessions qui lui sont interdites, celles, par exemple, qui blesseraient la vérité, à la garde de laquelle elle préside en respectueuse souveraine.

Elle ne saurait jamais pactiser ni transiger avec l'erreur ou le mensonge.

La vérité, en effet, est ou n'est pas ; elle doit être tout entière ou n'être pas du tout.

Ainsi, 2 et 2 font 4 : Voilà une vérité mathématique, pure et simple, avec laquelle on ne peut transiger.

Si, par hasard, vous osez transiger avec cette vérité, si vous vous permettez d'en supprimer une parcelle, tant minime soit elle, un millième par exemple, et si vous dites : 2 et 2 font 3 et 999 millièmes, vous vous heurtez contre la science des nombres, vous détruisez la vérité.

Il en est autrement de l'erreur ou du mensonge.

Supprimez, ajoutez, peu importe, à votre fantaisie,

vous ne les détruisez pas, ils resteront toujours erreur et mensonge.

Ainsi, dites : 2 et 2 font 3—mensonge ; font 2—mensonge ; font 1—mensonge ; font 10, 20, 100, 1000 etc....—mensonge encore, mensonge toujours, tant que vous ne direz pas ; 2 et 2 font 4—ce qui est la vérité.

Voilà pourquoi il n'en coûte pas à l'erreur de transiger, de faire des concessions ; elle ne se détruit jamais, elle reste toujours erreur.

Mais si la vérité suivait cette route, il en serait à tout jamais fait d'elle ; nous marcherions dans les ténèbres, et il n'y aurait plus sur la terre que l'erreur et le mensonge.

Alors on pourrait dire à l'Eglise ce que le sage roi Salomon disait, dans son jugement célèbre, à la fausse mère qui consentait à laisser partager en deux l'enfant vivant : «Puisque tu transiges ainsi, puisque tu te contentes de la moitié de cet enfant, tu n'es pas la vraie mère.» Et toi, non plus, ô Eglise. puisque la vérité t'importe si peu, et que tu te contentes de la moitié, tu n'es point la dépositaire de la vérité, tu es, comme l'erreur, aussi mensonge. Non, tu n'es point la voie droite qui conduit au salut, mais la voie large, obscure, qui conduit à l'éternelle mort.

Heureusement, monsieur, il n'en est pas ainsi. Et de même que Dieu a préféré voir son ciel se vider, pour ainsi dire, et le tiers de ses beaux anges le blasphémer, et lui faire une guerre sans fin, plutôt que de transiger avec la criminelle conduite des révoltés, et tolérer l'outrage infligé à sa majesté suprême ; de même l'Eglise, qui se prévaut de son titre de Fille de Dieu, plutôt que de transiger avec la vérité, et de pactiser avec l'erreur, même sur un point, a préféré voir des royaumes entiers, comme l'Allemagne et l'Angleterre, se séparer de sa communion, et laisser encore aujourd'hui les impies lui baver au visage plutôt que de faire brèche à la vérité.

Aussi voilà pourquoi, nous canadiens catholiques, instruits de notre sainte religion, loin de blâmer l'Eglise, nous applaudissons à sa conduite, sommes fiers de l'avoir pour mère, et suivons scrupuleusement son infallible doctrine.

Voilà pourquoi aussi, les ministres de cette Eglise, loin de les mépriser, loin de les trainer dans la boue, nous les vénérons, nous les aimons, parce que nous aimons réellement le Bon Dieu, dont ils nous apprennent à observer les commandements. Nous tenons à familiariser, dès le berceau, nos enfants avec le prêtre ; nous leur faisons sucer avec le lait, l'amour

du prêtre. Aussi, le voient-ils passer qu'ils courent à sa rencontre et le saluent poliment.

Tandis que je parlais, mon mangeur de prêtres me fixait d'un œil, mais d'un œil tel que fait un bœuf qui regarde passer les chars.

Le voyant attentif, quoique peu intéressé, sans doute, je continuai.

Nous exhortons nos enfants à se montrer toujours respectueux envers le prêtre, comme eux-mêmes nos prêtres, ne cessent de prêcher à nos enfants, l'obéissance et le respect à leurs parents.

Nous les aimons encore nos prêtres, parce qu'ils nous indiquent le chemin du ciel, nous y ramènent; quand par malheur nous nous en sommes écartés, et que sans eux nous n'entendrions plus parler de Dieu que par les blasphémateurs, nous n'aurions plus d'églises, plus de prières, plus de culte, nous oublierions le ciel, la vie future, pour ne plus penser qu'à la terre, à la vie présente, et que négligeant ainsi notre âme, nous ne soignerions que notre corps, c'est-à-dire que nous vivrions comme la bête qui n'a pas d'âme à sauver, et dont tout en elle finit avec le temps.

Enfin nous aimons nos prêtres, parce que ce sont eux qui ont fait notre patrie grande et forte; eux qui

ont conservé intègres, inébranlables, aux prix des plus grands sacrifices, notre foi, notre religion, nos mœurs, notre langue et notre attachement à la France.

Oh ! monsieur, ce mot de " France " fait toujours vibrer nos cœurs. Son drapeau ne flotte plus, hélas ! sur nos remparts ni sur notre citadelle, mais son nom reste dans nos âmes profondément gravé comme il l'est du reste, des rives de l'Atlantique à celles du Pacifique, et dans nos vastes campagnes, et sur les eaux de nos grands fleuves et de nos lacs immenses, et sur la cime allière de nos montagnes ; nos ruisseaux le murmurent, nos cascades le chantent ; à travers nos forêts la brise le psalmodie, et chaque matin le soleil qui nous revient nous apporte le salut maternel, embaumé de la douce France.

Ah ! il n'y a qu'un instant, monsieur, vous me félicitez de bien parler le français ; je ne veux pas tirer gloire de ce compliment, que j'accepte toutefois pour l'honneur de mon pays, mais je le renvoie tout entier à l'adresse de nos prêtres qui dans nos paroisses exercent, avec un dévouement sans bornes, une paternelle vigilance sur nos écoles dirigées, d'ailleurs, par des maîtres de leur choix, d'excellents et pieux instituteurs, ou de chrétiennes et

vertueuses institutrices, et ne cessent de nous exhorter de tout leur pouvoir à y envoyer nos enfants.

Nous devons donc à nos prêtres la conservation de notre belle langue qui nous permet de converser ainsi, à l'étranger, avec des personnes distinguées, comme également nous leur devons la conservation de notre religion plus belle encore, et la seule vraie, qui nous permettra, c'est notre forte espérance, de pouvoir un jour converser dans le ciel avec les anges du Bon Dieu.

Voilà pourquoi nous aimons et respectons nos prêtres, en Canada. Et moi, qui ai l'honneur de vous parler, je suis, tout le premier, plein d'estime et de vénération pour mon curé. D'ailleurs, je n'ai pas à m'en plaindre, Dieu merci. Au contraire, sa visite, dont il me favorise souvent, m'enchanté, sa conversation m'édifie ; je le vois toujours, à regret, me quitter.

Au Canada, voyez-vous, nous sommes franchement catholiques, nous surtout qui sommes d'origine française, et qui formons la grande majorité dans la Province de Québec. Aussi, je puis vous assurer qu'avec vos idées antireligieuses, vous seriez très mal accueilli chez nous, quoique nous soyons réputés un

peuple très hospitalier. La raison, la voici : Qui dit français, en Canada, dit catholique ; et tout canadien qui vous entendrait raisonner comme vous venez de le faire, ne vous prendrait pas assurément pour un français, mais bien pour un anglais, qui parle correctement d'ailleurs le beau langage de France.

La conversation allait sans doute se continuer, mais le sifflet annonça l'arrêt du train ; nous étions à la gare de Notre-Dame des Commiers. Mon oiseau, se sentant assez de plomb sous l'aile, plus qu'il n'en avait à n'en pas douter dans la tête, s'excusa poliment, et sous prétexte d'un arrêt à la station, il s'esquiva, sans me laisser sa carte, se contentant d'emporter la mienne. Je ne l'ai plus revu depuis. Mais il continua très probablement sa route dans un autre compartiment, où il se trouva plus à l'aise pour dénigrer les curés ; mais assurément il ne prit point son billet pour Lourdes.

Pour vous, canadiens, mes chers compatriotes, qui êtes vraiment français, non par droit de naissance, mais par la partie la plus noble de votre être, l'âme et le cœur ; pour vous qui par là même êtes franchement catholiques, et qui entreprendriez volontiers le pèlerinage de Lourdes, si vous en aviez le

temps et les moyens, laissez moi vous faire le récit d'une journée passée dans la ville de Marie. Je regrette de ne pouvoir vous le tracer dans un style qui soit à la hauteur des merveilles qui s'accomplissent sur ce théâtre du miracle. Mais je ne m'adresse qu'à votre cœur de chrétien et d'enfant de la Vierge Marie, et je suis assuré que les faits vous édifieront.

Ainsi, vous avez vu le français fin de siècle, pédant, libre penseur, prétentieux, fat, incrédule, je n'ose dire athée; vous en avez rougi, vous l'avez renié pour ancêtre; je le répudie comme vous.

Hélas! n'avons-nous pas aux Etats-Unis des frères, des canadiens, des compatriotes, des coréligionnaires, qui font là bas, au-delà des lignes, aussi notre honte, notre déshonneur. Nous les renions. N'y a-t-il pas dans l'abîme de l'oubli des anges déchus, orgueilleux, qui font l'humiliation des anges du Bon Dieu, et qui les feraient pleurer, si ces esprits célestes pouvaient verser des larmes. Les phalanges fidèles du paradis, l'archange St-Michel, à leur tête, renient ces frères révoltés dont Lucifer est le porte-étendard.

Je vais vous montrer maintenant le français du vieux temps, tel que vous vous le représentez, comme vous, humble, modeste, pieux, croyant; ne

le pensez pas isolé ; je le dis, à votre consolation, grâce à Dieu, de nos jours encore, même dans ces jours malheureux, il est légion.

Aussi, vos regards, votre souvenir qui se détachent sans effort du premier, ne se détourneront pas sans peine du second.

Quittons donc ensemble la froide chaîne des Alpes où, près de son beau sanctuaire de la Salette, en présence de deux petits bergers, Mélanie et Maximin, le 19 septembre 1846, fête de Notre-Dame des Sept Douleurs, la Vierge attristée a laissé couler ses larmes attendries. Rendons-nous à la chaîne plus chaude des Pyrénées, où, de la fente des roches Massabielle, en présence d'une autre humble bergère, Bernadette, l'Immaculée Vierge a laissé tomber de ses lèvres un doux sourire du ciel.





LOURDES.



AINSI nous sommes à Lourdes. Vous désirez tout d'abord savoir ce qui a rendu cette petite ville si célèbre dans le monde. Le voici en quelques mots :

“ Un enfant de quatorze ans, gardeuse de moutons, Bernadette Soubiroux, fille de parents très pauvres, était occupée, le onze Février 1858, à ramasser des débris de bois sur le bord du Gave, avec sa sœur et une de ses compagnes. 11 Fév.
1858

Un coup de vent, comme à l'approche de l'orage, éclate au-dessus de sa tête. L'enfant se lève aussitôt, étonnée de cet ébranlement soudain, dans un calme parfait de l'air. Elle promène ses regards autour d'elle. Pas une branche ne remue aux peupliers de la rive..... Peu après, le souffle passe une seconde

fois. L'enfant effrayée se redresse, et regarde la grotte. Un magnifique églantier croissait alors dans la niche rustique et penchait jusqu'à terre ses rameaux dépouillés. Elle le voit légèrement agité. Tout à coup, la niche et le rosier s'illuminent, et au milieu de la clarté, sous l'arcade du rocher, apparait debout, les pieds posés sur l'églantier, une Dame d'une incomparable splendeur. Auréolé d'une lumière à la fois brillante et douce, son visage, aux traits d'une distinction infinie, tout rayonnant de grâce et de mansuétude, était empreint d'une beauté sans égale, céleste, divine.

La Vierge portait une longue robe traînante, dont le merveilleux tissu avait du être ourdi par les anges dans ces ateliers mystérieux chargés de vêtir le lys des vallées. Un ruban bleu ciel lui servait de ceinture et pendait jusqu'à terre en deux bandes d'azur. Un voile blanc comme la neige immaculée des montagnes lui descendait de la tête aux pieds sur chacun desquels s'épanouissait la rose d'or mystique. Ses bras étaient ouverts et tendus vers l'enfant. Alors d'un geste gracieux la belle Dame semble la saluer et lui adresser le plus doux des sourires.

A cette vue, Bernadette éblouie tombe à genoux.

Instinctivement elle cherche son chapelet. Elle veut porter la main à son front ; elle n'en a pas la force. La Dame, prenant alors un chapelet aux grains d'or, à la chaîne d'argent, qui pendait à son bras et que l'enfant n'avait pas encore vu, fait un grand signe de croix. Bernadette en fait autant. La Dame joint les mains et, les lèvres immobiles. Elle fait glisser entre ses doigts les grains de son chapelet. Bernadette récite aussi son chapelet, les yeux fixés, comme en extase, devant cette Vierge incomparable qui semble prêter une oreille attentive à cet éternel écho de l'angélique salutation.

Un quart d'heure environ se passe dans cette contemplation.

L'enfant, toujours à genoux, regarde cette Dame mystérieuse, à la fois et si douce et si belle. L'Apparition semble faire signe à l'enfant d'approcher ; mais elle n'ose remuer. Elle est dans le ravissement de l'extase. Enfin la Dame étend de nouveau les bras, s'incline doucement, sourit et disparaît.

Bernadette revoit le rocher froid, l'églantier nu, la niche vide. Elle se relève et rejoint ses compagnes ; leur annonce ce qu'elle a vu ; retourne à la maison, fait part à ses parents de la merveilleuse vision, puis revient le 14, au pied du même rocher, où la mysté-

rieuse Dame se manifeste à elle de nouveau et lui dit : Mon enfant, faites moi la grâce de revenir ici pendant quinze jours, je vous promets de vous rendre heureuse, non pas dans ce monde, mais dans l'autre. Vous prierez pour les pauvres pécheurs, ajouta-t-elle. Pour eux, vous baiserez la terre..... Je veux qu'il vienne ici du monde..... Je veux qu'on y vienne en procession. Allez dire aux prêtres qu'on doit bâtir ici une chapelle..... Puis la Dame ordonne à l'enfant de creuser dans le sable et aussitôt une source jaillit qui depuis n'a plus tari. Enfin, Elle ajouta : Dites à mon peuple d'aller boire à la fontaine et de s'y laver.

Malgré la défense de ses parents, l'enfant fut fidèle aux rendez-vous, le lendemain et les jours suivants. Un grand nombre de curieux l'accompagnaient :

A peine arrivée, elle tombait à genoux. Puis tout à coup son visage paraissait se transfigurer et s'animer d'une vie étrange, céleste ; on voyait dans ses yeux comme le reflet d'une lumière qui l'illuminait intérieurement.

Enfin le vingt-cinq mars, l'enfant entend de nouveau la voix qui l'appelle, d'une force irrésistible, vers la grotte. Elle prend aussitôt le chemin des roches Massabielle. Son visage rayonnait d'espérance.

Elle sentait que devant ses yeux charmés, le paradis allait, une fois de plus, entr'ouvrir ses portes éternelles.

Là voilà à son poste. L'enfant tombe à genoux, de suite l'Apparition se manifeste. Comme toujours rayonnait autour d'elle une auréole ineffable dont la splendeur était sans limite, la douceur infinie. Comme toujours son voile et sa robe aux chastes plis avaient la blancheur de la neige, sa ceinture était bleue comme le firmament.

Alors! Bernadette, qui à plusieurs reprises déjà lui avait demandé son nom et n'avait obtenu de la Dame mystérieuse que des sourires, renouvelle sa demande : Madame, voulez-vous avoir la bonté de me dire qui vous êtes. La vision sourit encore et ne répondit pas. Trois fois, l'enfant répéta sa demande, et enfin, la Vierge détacha son regard de l'enfant, écarta ses mains, fit glisser sur son bras droit son chapelet, puis rejoignit ses mains sur sa poitrine, fixa son regard vers le ciel avec un sentiment d'indicible amour, et prononça ces paroles : « *Je suis l'Immaculée-Conception,* » et Elle disparut aussitôt. Le dogme que venait de définir, le 8 décembre 1854, l'immortel Pie IX recevait du ciel sa confirmation.

Voilà le fait, que l'Eglise a reconnu et consacré de

son infaillible autorité. Les demandes, les vœux de la Vierge ont été accomplis. Une chapelle, ou plutôt une gracieuse basilique qui couronne la grotte et perce la nue de sa flèche aérienne, s'élève sur les bords du Gave. On y vient des cinq parties du monde ; on y accourt contempler la fente de ce rocher où la Vierge a apparu ; on se précipite vers la grotte avec un élan qui rappelle celui des Croisades. Et tandis que les processions sont interdites ailleurs, elles se déploient à Lourdes avec un éclat incomparable. Le jour elles s'avancent en lignes immenses et harmonieuses, à l'ombre des croix, des bannières et des saintes images ; la nuit, elles se déroulent à la lueur des cierges, en cordons de flammes dans la vallée, à travers le feuillage, éclipsant les étoiles du firmament. Des milliers de pèlerins franchissent les mers, volent sur des chars de feu, viennent boire et se laver à la source miraculeuse. Ils viennent prier Marie dans son beau et riche sanctuaire, solliciter des grâces, des guérisons. Les malades viennent en foule demander à Celle qu'on appelle avec tant de raison : « le salut des infirmes, » un remède à leurs longues et douloureuses et incurables souffrances, ou, à défaut de la guérison espérée, la force de souffrir encore et de prier toujours.

J'ai eu le bonheur, l'été dernier, d'être témoin de ce spectacle qui laisse dans le cœur un souvenir que le temps ne saura jamais effacer.

J'ai vu défilier devant moi cette longue, presque interminable procession de plus de 800 infirmes, cortège lugubre et funèbre, véritable hôpital ambulante, dont chaque membre, le chapelet à la main, la prière sur les lèvres et dans le cœur, murmurait avec amour le doux, l'éternel AVE MARIA. C'était des boiteux appuyés lourdement sur leurs béquilles ; des enfants rachitiques traînés par leurs mères ; des sourds-muets faisant de grands gestes ; des aveugles marchant aux bras d'un parent, d'un ami ; d'autres infirmes assis dans de petites voitures à bras, ou étendus sur des civières et des matelats, et portés sur les épaules des dévoués brancardiers.

Ah ! s'il est triste de voir défilier cette procession funèbre de malades, il est beau de contempler ce dévouement chrétien personnifié dans cette légion de brancardiers. Je les vois encore ces braves français, la poitrine décorée de l'image du Sacré-Cœur, et suspendue à leurs épaules et à leur cou la courroie traditionnelle. C'était des prêtres, l'honneur du clergé, de pieux laïcs surtout, l'élite de l'aristocratie française dont les noms forment le livre d'or de

la vieille France chevaleresque et chrétienne, et qui se font gloire de servir gratuitement les malades à Lourdes, et de les transporter partout où ces pauvres affligés le demandent. Le matin, ils les portent à la grotte, à la piscine, et avec quelle sollicitude ! avec quelle précaution ! au milieu d'une foule grouillante qui s'agite dans un mouvement continu de va-et-vient, au milieu de milliers de pèlerins qui se rencontrent, se heurtent et se refoulent ; puis ils reviennent avec leurs chers fardeaux, la sueur au front, mais le visage souriant, des paroles d'encouragement sur les lèvres, ou murmurant des invocations, des supplications à la Vierge de Lourdes.

Dans l'après-midi, ils les ramènent sur l'immense place du Rosaire, en face de la Basilique, où doit passer la procession du Très Saint Sacrement. Là ils les déposent en lignes parallèles, et se tiennent à leurs côtés, veillant, comme une tendre mère près du berceau qui renferme son trésor, à ce que rien ne manque à leurs besoins, aidés d'ailleurs, dans leur ministère de charité, de ces beaux pages du Christ, comme on les appelle là bas, de ces jeunes filles chrétiennes dont la grâce du cœur, et la candeur de l'âme se reflètent sur leur visage de 15 à 18 ans.

Car elles sont là aussi vos enfants, ô Vierge Marie ; elles sont à leur poste, ces jeunes vierges, l'honneur de leur sexe, comme de la Fille aînée de l'Église, à leur cou suspendu le bidon rempli de l'eau de Lourdes, le gobelet à la main, attentives au moindre signe des malades, allant de l'un à l'autre et offrant, avec un sourire plein d'édification, la goutte d'eau miraculeuse que le Bon Dieu ne laisse pas sans récompense.

Oh ! je vous ai tous vus, brancardiers, pages du Christ, et en vous j'ai vu la vraie France et je l'ai admirée.

Je vous ai tous vus, pauvres malades, sur cette vaste place publique transformée en hôpital où s'étaient donné rendez-vous toutes les souffrances et les infirmités de la terre.

Je vous ai vues, pauvres femmes, vous, le visage rongé par l'exzéma, vous, affolées sur des coussins, vous, la tête couverte d'un voile pour m'éviter le spectacle hideux d'une face dévorée par la lèpre, vous, la peau ridée tel qu'un vieux parchemin, vous tremblantes, les yeux fermés, les traits contractés par d'atroces douleurs, torturées par l'affreux cancer qui vous rongeaient peu à peu dans un martyre sans répit et sans fin.

Je vous ai vus, pauvres frères, vous, lordus par des attaques d'épilepsie, vous poitrinaires, consomptifs, rendus à votre dernière période, j'ai vu votre visage cadavérique, je vous ai vus si pâles que je croyais à chaque instant assister à votre agonie ; j'ai entendu vos gémissements continuels, vos quintes rauques, vos vomissements nauséabonds, vos plaintes sourdes et patientes, enfin vos râles d'agonisants.

J'ai entendu cette immense clameur de souffrance et de désespoir qui glace d'épouvante, et si bien propre à dégôûter de la vie présente celui qui n'a pas la douce espérance d'une autre vie meilleure par delà le temps, et qui ne sait pas que la souffrance et le martyre sont le chemin du ciel.

Cependant, quatre heures sonnent à l'horloge de la Basilique. La procession, l'acte le plus beau, le plus solennel, le plus imposant de la journée pour les pèlerins de Lourdes, va se mettre en marche. D'ailleurs, tout est prêt pour recevoir la visite et la bénédiction du Dieu anéanti sous l'hostie. La foule compacte des pèlerins, vraie fourmilière humaine, a rempli l'esplanade, s'est échelonnée en nuée épaisse sur les rampes, pend pour ainsi dire en grappes multicolores sur les escaliers et jusque sur les rebords des terrasses. Ils sont là plus de quarante

mille, venus des quatre coins de leur beau pays, ces nobles et vaillants représentants de la France catholique. Ils sont là, tantôt les bras en croix, tantôt le front incliné, mais toujours la prière sur les lèvres, invoquant l'Immaculée Vierge avec une ardeur de foi indicible, et répétant sans se fatiguer l'angélique salutation *Ave, Ave, Ave Maria*.

La procession sort de la Basilique sur la terrasse qui domine le Rosaire. Elle s'avance pieusement recueillie, interminable file formée de milliers d'hommes ou se mêlent prêtres, religieux, laïcs, magistrats, soldats, tous le cierge et le chapelet à la main. En tête marche le signe du salut, la croix qui a sauvé le monde.

Puis viennent des centaines de bannières où se dessine l'image de l'Immaculée Vierge de Lourdes, des drapeaux à franges d'or et de soie dont les plis tricolores laissent entrevoir le Sacré-Cœur de Jésus; des oriflammes de pourpre et d'argent flottant au vent. Suivent des prêtres en surplis, des dignitaires ecclésiastiques en chasuble et en chape. C'est la garde d'honneur qui annonce l'approche, la présence de Jésus hostie. Le voici en effet, l'Eternel Roi des siècles anéanti sous les espèces eucharistiques! Le voici, sous un riche pavillon d'or et de soie, porté

par un prince de l'Eglise, dans un splendide ostensor d'or massif, orné de pierres précieuses, et évalué à un million de francs, soit deux cent mille piastres. Il apparaît voilé dans le mystère de son abaissement, dans le sacrement de son amour. Il s'en vient, les mains pleines de grâces, bénir ses enfants en prière et apporter aux malades la guérison qu'ils sont venus chercher sur le sol béni de Lourdes ou la consolation dans leurs immenses souffrances.

Majestueusement la procession se déroule comme un vrai fleuve humain le long de la rampe de pierre et se rend directement à la grotte en chantant. Un moment elle semble se perdre et disparaître dans la profondeur de cette forêt humaine. Puis soudain, les cierges brillent au-dessus des têtes, des chants retentissent. C'est le retour du Maître. Il s'avance, l'auguste Sacrement; il va passer entre les deux lignes de nos chers malades qui l'attendent anxieusement couchés dans leurs voitures ou étendus sur leurs grabats.

Recueillons nous. Nous allons être témoins de la puissance de cette petite Hostie, que la France impie méprise.

Ah ! venez donc, prétendus athées, vrais incroyants, venez voir l'action de Celui qui, malgré

vous, est votre Dieu, votre Roi. Venez, vous verrez, comme je l'ai vu moi-même, des paralytiques se redresser sur son passage, des mourants se lever de leur grabat et marcher à sa suite, des boiteux rejeter leurs béquilles devenues un instrument inutile, et s'unir à son royal cortège, des sourds-muets crier, chanter, remercier, des aveugles, étonnés de voir tant de monde autour d'eux, lever vers le ciel des yeux mouillés de larmes. Oh ! venez, le miracle ici est tangible, vous verrez se dérouler des scènes, dont fut autrefois témoin la Judée, que relatent nos Saints Evangiles et que de nos jours on ne voit qu'à Lourdes. Venez, et quelque soit la dureté de votre cœur, l'incrédulité de votre âme, émus par une force inconnue, vous ne saurez comprimer vos sanglots, ni retenir sur vos lèvres ce cri d'un cœur converti : *Pardon, mon Dieu, pardon, je crois, j'espère et j'aime.*

Mais le voilà Jésus hostie sous son pavillon doré. Il sent qu'il est père de cette nombreuse famille à genoux, et son cœur est ému.

C'est le moment solennel entre tous. Le spectacle est empoignant, sublime. On n'est plus sur terre, ou du moins il n'y a que les corps, les âmes et les cœurs assistent à une fête du ciel.

40,000 personnes sont tombées à genoux. On ne voit plus que des fronts inclinés, des mains jointes, ou des bras en croix et des yeux en larmes.

La procession s'arrête. Jésus semble promener ses regards sur cette foule en prière, sur toutes ces misères humaines étalées devant lui.

Alors le révérend Père, du haut du perron de l'église du Rosaire, tout rayonnant dans la splendeur de sa beauté d'apôtre, d'une voix éclatante comme le tonnerre, d'une foi plus vibrante encore :

« Mes frères, s'écrie-t-il, baisons la terre bénie de Lourdes et prions pour nos pauvres infirmes. »

Bienveillant lecteur, prêtez l'oreille, écoutez la voix du missionnaire et la voix de ces 40,000 pèlerins qui, comme une vague puissante, mêlent leurs ondes en un dialogue incomparable.

« Seigneur notre Dieu, ajoute-t-il aussitôt, guérissez nos malades ! »

Et 40,000 voix répondent, dans un délire d'enthousiasme, car tous les chrétiens sont frères et ce sont les malades de tout le monde :

« Seigneur, guérissez nos malades ! »

« Seigneur, nous croyons en vous ! » continue le Père.

Et 40,000 voix vibrantes d'émotion reprennent :

« Seigneur, nous croyons en vous ! »

« Seigneur, nous espérons en vous ! » dit le Père.

Et tous : « Seigneur, nous espérons en vous ! »

« Seigneur, nous vous aimons ! » dit-il encore.

« Seigneur, faites marcher nos boiteux ! »

« Seigneur, faites entendre nos sourds ! »

« Seigneur, faites parler nos muets ! »

« Seigneur, faites voir nos aveugles ! »

« Vous le pouvez, vous êtes tout puissant ! »

« Seigneur, vous nous aimez ! »

« Seigneur, nous croyons en Dieu le Père Tout-Puissant ! »

« Nous croyons en Jésus-Christ ! »

« Nous croyons au Saint-Esprit ! »

« Nous croyons la Sainte-Eglise ! »

« Seigneur Jésus, bénissez-nous ! »

« Seigneur, ayez pitié de nous ! »

« Seigneur, exaucez-nous ! »

« Notre Père qui êtes aux cieux, ayez pitié de nous ! »

« Fils rédempteur du monde, ayez pitié de nous ! »

« Esprit-Saint qui êtes Dieu, ayez pitié de nous ! »

« Trinité Sainte, qui êtes un seul Dieu, ayez pitié de nous ! »

- « O Jésus, écoutez nous ! »
 « O Jésus, exaucez-nous ! »
 « Hosanna au Fils de David ! »
 « Hosanna au Fils de Marie ! »
 « Hosanna au Fils de la Vierge de Lourdes ! »
 « Notre-Dame de Lourdes, priez pour nos ma-
 lades ! »
 « Mère des mères, guérissez les ! »
 « Refuge des pécheurs, priez pour nous ! »
 « Secours des chrétiens, priez pour nous ! »
 « Consolatrice des affligés, priez pour nous ! »
 « Salut des infirmes, priez pour nous ! »
 « Reine conçue sans péché, priez pour nous ! »
 « Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous ! »
 « Priez pour nous, pauvres pécheurs ! »
 « Priez pour nous maintenant ! »
 « Priez pour nous à l'heure de notre mort ! »
 « Pardon, Seigneur, pardon ! »
 « Pardon pour votre peuple ! »
 « Pardon pour la France coupable ! »
 « Pardon pour chacun de nous ! »
 « Hosanna au Fils de David ! »
 « Hosanna au Fils de Marie ! »

Et chacune de ces invocations est répétée par la foule.

Quel élan ! quel indescriptible enthousiasme ! quelles ineffables consolations ! quelles fêtes que ces fêtes de Lourdes ! — Oh oui, Lourdes est unique dans le monde ; c'est le vestibule du ciel. Son rayon sur terre.

De telles émotions ne peuvent se faire sentir ni se communiquer à distance ; de telles merveilles se raconter. Il faut les voir sur les lieux mêmes, il faut les éprouver. Jésus lui-même est ému, la Vierge sa mère attendrie. L'un et l'autre ne peuvent tenir devant de telles supplications. Les grâces leur échappent des mains. La Justice qui châtie cède à la Miséricorde qui implore. Jésus n'a-t-il pas dit : « Demandez et vous recevrez ; frappez et l'on vous ouvrira. » Et bien, ils ont demandé, ces pieux pèlerins, ils ont frappé, quoi d'étonnant qu'ils soient exaucés. Dieu peut-il manquer à sa parole, j'aite pour ainsi dire par serment, en ces termes : « En vérité, en vérité, je vous le dis, tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom vous sera accordé. Le ciel et la terre passeront, mais ma parole, jamais. » Il a bien exaucé la Cananéenne de l'Évangile, au cri arraché de son cœur. Il fait de même aujourd'hui. Il passe Jésus, dans son sacrement d'amour, il va de malade en malade, s'incline sur toutes les douleurs,

bénit tous ces pauvres infortunés qui se soulèvent en un effort suprême, comme pour forcer le miracle, et le miracle a lieu.

Au passage du Saint Sacrement, j'ai vu des mourants se lever de leur grabat, s'élançant de leur voiture, tout rayonnants d'une force surhumaine, et s'unir au cortège.

Mais comment vous peindre cette scène délirante. A la vue de ces prodiges les cris d'enthousiasme et de reconnaissance se font entendre, l'émotion redouble, les larmes coulent en abondance de tous les yeux, la joie n'a plus de bornes au milieu de la foule ravie, les applaudissements éclatent de toutes parts. Ces miraculés ne sont pas des parents, des amis ; ce sont des étrangers. N'importe, ce sont des catholiques ; conséquemment ce sont des frères en Jésus-Christ, cela suffit. Aussi chacun veut les voir, les toucher, leur baiser la main. On se précipiterait sur eux, on les écraserait, si nos vigilants brancardiers, toujours aux aguets, ne s'empressaient de faire cercle autour d'eux et, en déployant leurs courroies, ne les préservaient de l'avidité et inconsciente curiosité de la foule en délire.....

Cependant Jésus, au milieu des supplications, des

prières des malades, des acclamations et des chants d'allégresse de la multitude, Jésus, qui a vu son escorte grossir du nombre des miraculés, arrive dans son ostensor vermillé, sur le parvis du Rosaire. Les acclamations cessent, les invocations s'arrêtent, la foule en larmes se recueille et le chant pieux et solennel du *Tantum ergo* se fait entendre. Puis un coup sec frappe le sol, le bourdon de la Basilique lance sa note grave du haut de la tour, les innombrables têtes humaines s'inclinent en une vaste ondulation; et Jésus fait planer sa dernière bénédiction sur la foule recueillie et silencieuse—La procession est finie.

Alors le flot s'écoule de nouveau vers la grotte, aux piscines, ou remonte à la basilique, mais toujours pour prier.

Quant à nos vaillants brancardiers, faisant chaîne de leurs bretelles de cuir, ils conduisent les heureux miraculés au bureau des Constataions, où siègent en permanence, durant la saison des pèlerinages, plus de soixante médecins, venus de tous les pays, et où les incrédules, les athées, les protestants sont mêlés aux catholiques croyants. Là le malade de tout à l'heure, maintenant guéri, subit son examen et, quand la guérison est constatée, procès verbal est aussitôt

dressé en bonne et due forme, et signé séance tenante. C'est alors que plus d'un docteur mécréant se mordille les doigts en présence du miracle divin, manifeste, tangible.

En attendant la tombée de la nuit, où se forme l'émouvante procession aux flambeaux, descendons aux piscines, à la grotte. Fendons de nouveau cette foule immense, cette cohue formidable de pèlerins, perdons-nous encore dans ces flots agités où l'on n'entend que le cri incessant d'une perpétuelle prière, et des chants enthousiastes produisant le merveilleux effet de la puissante clameur d'une mer humaine qui vient éteindre le murmure argentin du Gave. Que de bruit ! et pourtant, que de piété !

La place est grouillante, les piscines sont assiégées, la grotte ne désemplit pas. Le chapelet est dans toutes les mains, les Ave sur toutes les lèvres. Malgré la foule et l'absence de toute police, l'ordre règne. On se croise, on s'entrecroise, on se bouscule même parfois sous l'effort de la multitude. Mais pas un murmure, pas une plainte. L'involontaire coupable s'excuse aussitôt si poliment que toujours il reçoit poliment aussitôt son pardon, mais avec un sourire, avec une grâce qui lui laisse croire qu'il peut impunément renouveler l'offense.

O Fraternité ! que tu es belle au cœur du chrétien ! que tu es triste au frontispice des édifices publics de la France ! Toi, la première, c'est Dieu qui t'a gravée, en traits de feu, au cœur de son enfant ; toi, la seconde, c'est la franc-maçonnerie qui t'a inscrit, de son ciseau de glace, sur la froide pierre de ses monuments.

O peuples, ayez donc cette noble fraternité, cette charité divine, qui vous fait véritablement égaux, et vous rend parfaitement libres. Vous jouirez alors de ce bonheur, de cette paix qui en est la récompense, et que vous cherchez vainement ailleurs.

Mais contemplons encore ce spectacle sublime qui s'offre à nos regards.

Une voix s'est fait entendre. C'est aux piscines comme à la grotte, la voix auguste et sympathique du missionnaire, dont la figure rayonne d'enthousiasme et de foi, dont la voix est tour à tour impérieuse et suppliante, douce comme une caresse, sonore comme un clairon :

« A genoux, mes frères, a dit le Révérend Père ; oublions nos propres douleurs. Ici on ne prie point pour soi, mais pour les autres, car nous sommes tous frères. Prions pour nos pauvres malades. Les

voici encore devant vous dans l'attitude de la supplication.»

Et à ce cri qui a du avoir son écho dans le ciel, et percé le cœur de Dieu, 10,000 personnes ici, 10,000 personnes là, sont tombées à genoux. Tous les fronts se sont élevés vers le ciel, tous les regards suppliants ont laissé de nouveau perler des larmes. 40,000 mains se sont étendues dans un geste presque menaçant comme pour forcer le miracle, et ont retenti des cris, des clameurs, des invocations, des prières, des supplications, des chants ou passent toute la foi, toute l'ardeur de ces âmes folles d'amour de Dieu et de charité fraternelle ; mais des prières si pressantes, si pleines d'angoisses quelles arrachent des larmes d'attendrissement aux yeux de certains impies présents dont le cœur est plus dur que le roc même :

« O Christ fils du Dieu vivant, si tu le veux, tu peux nous guérir !

« O Christ, nous l'en supplions par ta Mère, guéris nos malades !

« O Christ qui es la lumière, fais que je voie !

« O Christ qui es le chemin, fais que je marche !

« O Christ qui es la vie, rend la santé à nos malades !

« Hosanna au Fils de David !

« Hosanna au Fils de Notre-Dame de Lourdes. »

Et vingt et trente mille voix faisaient écho à chacune de ces invocations.

Du haut du ciel Dieu a écouté ces prières. La Vierge de Lourdes, n'a pu tenir à des supplications aussi enflammées, j'allais dire aussi violentes.

Tout à coup un homme s'élançe de la piscine, les larmes aux yeux, mais tout rayonnant de bonheur. Il agite son bras, il n'y a qu'un instant inerte et paralysé, en ce moment complètement souple et miraculeusement guéri.

Des béquilles tombent soudain des mains d'une pauvre fille, qui les ramasse et les élève en l'air en fendant la foule et s'écriant : « Mon Dieu, je suis guérie ! Merci ô Notre-Dame de Lourdes ! — »

Et aussitôt les supplications se changent en actions de grâces :

« Hosanna au Fils de David ! » s'écrie le Révérend Père, — et la foule émue répète :

« Hosanna au Fils de David ! »

« Vive Notre-Dame de Lourdes ! » fait le père.

Et la foule en délire :

« Vive Notre-Dame de Lourdes ! »

Et le *Magnificat* lance dans les airs sa note joyeuse, et le *Laudate pueri Dominum* fait monter jusqu'au ciel son cri de reconnaissance.

Cependant la nuit vient de descendre, et déjà les étoiles, sans qu'on s'en soit aperçu, se sont allumées aux cieux. Alors s'organise la magnifique procession aux flambeaux.

La vaste basilique s'est de nouveau vidée de ses pieux adorateurs, chaque pèlerin s'est pourvu d'un cierge allumé, qu'il tient d'une main et le chapelet de l'autre. La vaste place du Rosaire est devenue une mer de feu, dont les ondulations de va-et-vient des pèlerins simulent les vagues de l'océan. La flèche de la Basilique s'élançant dans le ciel noir, embrasée de ses mille feux électriques, ressemble de loin à une comète lumineuse qui se perd dans l'infini.

Alors la foule des pèlerins, phalange immense, se dirige vers la grotte et là, se met en procession. Alors commencent les chants, le gai : *Ave, Ave, Ave Maria* ! toujours nouveau dans sa gracieuse simplicité. La mélodie, roulant comme un tonnerre, réveille les échos des Pyrénées, et monte, rumeur éclatante, amoureuse, emportée par les vents, jusqu'aux cieux.

Alors se déroule cet immense serpent de feu qui de ses anneaux enlace toute la forêt, entoure la Basilique, et redescend aux flancs du Rosaire, ce défilé sans fin dont la tête a déjà parcouru le long circuit, avant que la queue ait encore quitté la grotte. Toute la forêt semble en feu, tous les arbres sont illuminés; chaque feuille, on dirait une lumineuse étoile qui a une voix et répète toujours *Ave, Ave, Ave Maria*, note mélodieuse que repercute au loin l'écho des montagnes.

Le scintillement de ces milliers de lumières, au milieu d'une nuit obscure, produit un effet fantastique et repose agréablement le pèlerin de ses émotions du jour; rien de plus beau, rien de plus poétique.

Les étoiles au ciel regardent pensives, silencieuses, cette foule recueillie. La lune vigilante déploie au firmament son disque d'argent et semble dire : Moi aussi je prie.

Oh! quel spectacle plus attrayant, et même comparable à ce fleuve de flammes, qui couvre de ses vagues mouvantes les lacets de la montagne, la place publique, les parvis, les rampes et l'esplanade! Quel concert qui puisse égaler ces hymnes ininterrompues, où se mêlent, dans une harmonie de foi et de charité, vingt cantiques différents pieuse-

ment chantés par 40,000 voix toute vibrantes d'amour ! quel effet magique produit en l'âme ce *Credo* solennel exécuté sous la voute des cieux.

Une centaine de touristes contemplaient cette scène merveilleuse du haut des marches qui conduisent à la Basilique, ou échelonnés le long du chemin du calvaire. Leur exaltation, leur ravissement dépassaient l'admiration des pèlerins.

O mondains, qui vous épuisez à la recherche des plaisirs, vous ignorez la source des vraies joies. Allez donc à Lourdes, vous vous désabuserez vite des voluptés terrestres. Vous gémirez d'avoir ignoré si longtemps le séjour du vrai bonheur, et vous aspirez à vous plonger pour jamais dans l'océan de l'éternelle béatitude, dont Lourdes est ici-bas le vestibule sacré, le rayon précurseur.

O montagnes saintes, témoins de ces scènes grandioses, ne demeurez pas silencieuses. Elevez la voix, imitez les cieux, que touchent vos sommets et qui publient, au témoignage du prophète royal, la gloire de leur Créateur, et redites, dans votre beau langage de France, aux monts du vieux monde et du nouveau, surtout à nos Laurentides, à nos Rocheuses, les splendeurs de ces fêtes chrétiennes qu'on célèbre

à vos pieds en l'honneur de l'Immaculée. Nos chaînes, tout en passant sous la domination étrangère, ont conservé dans leurs entrailles le culte de la Vierge et celui de la France.

O Gave, qui mêle si joyeusement le murmure harmonieux de tes flots au concert de louanges de ces fleuves humains qui se pressent sur les bords, redis sur ton parcours et, suivant les sentiers connus, viens sur les rives enchanteresses de notre royal St-Laurent, répéter à nos plages chrétiennes et recueillies les échos de ces fêtes. Tout chant catholique qui nous vient de l'ancienne mère Patrie, la douce France, nous est doublement cher au cœur.

Il ne me reste plus qu'à vous faire le récit des guérisons miraculeuses dont j'ai été l'heureux témoin :

1o C'était l'après-midi. La bénédiction du St-Sacrement avait eu lieu, et la foule se retirait de la vaste place publique. Les brancardiers s'étaient attelés à leurs fardeaux, et portaient leurs patients, les uns à l'hôpital, les autres aux piscines, à la grotte, selon leur désir.

Un pauvre homme, perclu de l'usage de ses

jambes, et appuyé sur ses béquilles : « Je veux guérir, s'écria-t-il, oh ! priez avec moi, demanda-t-il aux personnes qui l'entouraient ; quelque chose me dit que je dois être guéri. » Une centaine de pèlerins firent cercle autour de lui et le chapelet s'égreña ; et la Vierge écoutait ces pieuses salutations et son cœur était ému. Et soudain, ce cri, attendu avec tant de confiance, sortit des lèvres du boiteux : « Je suis guéri. ! » Et levant ses béquilles de ses deux mains, au milieu des larmes d'attendrissement et des acclamations de la foule, il se rendit, à pas de géant, au bureau des Constataions, pour faire enregistrer sa miraculeuse guérison, et demander aux 60 docteurs de la Faculté d'apposer, sur l'œuvre de la Vierge Immaculée, le visa de la science humaine.

20 Une femme, Hortense Gatineau, mère de sept enfants en bas âge, et dont le mari, simple journalier, ne gagnait, m'a-t-elle dit, que deux francs par jour, était atteinte de la carie des os. Sa main droite, qu'elle ne pouvait ouvrir, n'était qu'une plaie hideuse. Son médecin voulait lui amputer le bras, disant qu'il n'y avait pas de guérison à espérer : — Je ne puis, a-t-elle dit, me résoudre à me faire couper le poignet ; j'ai besoin de mes deux mains pour élever ma fa-

mille ; j'irai à Lourdes et, j'en ai l'assurance, la Sainte Vierge me guérira.

Elle y est allée, en effet, et c'est là que je l'ai vue. A son arrivée à Lourdes, elle s'est jetée dans la piscine, et aussitôt, à merveille ! elle vit l'eau rougir, la main distiller. Elle sortit, ses plaies étaient cicatrisées, la peau vermeille ; plus de trace de mal, si non une petite nuance rosée qui en indiquait la place. Ses doigts fermés depuis un an se redressèrent et devinrent flexibles. Elle était guérie.

Elle avait amené avec elle un petit enfant d'à peine deux ans, son plus jeune. Il souffrait d'une hernie depuis sa naissance. Il était maigre, pâle, rachitique, sans appétit. Plongé avec sa mère dans la piscine, avec elle il en sortit parfaitement guéri.

J'ai vu l'enfant manger avec appétit, aller gaiement de l'un à l'autre des pèlerins. A une gare ou notre train s'était arrêté quelque temps, les dames s'empressaient autour des deux miraculés, s'enquerraient de leur guérison, offraient des fruits, du jambon à la mère et à l'enfant qui mangeaient à belles dents leur pain sec : « Oh ! merci, mesdames, répondait la pauvre mère. Donnez quelque chose à mon enfant, si c'est votre bon plaisir, pour moi je n'ai besoin de

6

rien. Je suis habituée à manger mon pain sec, je suis pauvre. Il me suffit d'être guérie. J'ai hâte d'être arrivée auprès de mon mari et de mes enfants, pour leur montrer ma main..... Voyez comme elle est bien guérie..... Oh qu'ils vont être contents..... Aidez moi seulement, mes bonnes dames, à remercier la Ste-Vierge de la grande grâce qu'elle ma faite. »

3o J'ai vu une jeune fille qui venait d'être guérie d'une laryngite tuberculeuse : Comment, l'avez-vous été, lui demandai-je ?—Ah ! voici, monsieur, répondit-elle, la bonne religieuse qui m'accompagnait me donna un verre d'eau de la source. En buvant, j'étouffais. La religieuse me dit : chantez.—J'ai fait un effort. Mais ma bouche est restée muette ; l'étouffement montait, et ma figure se décomposait.—Mais, chantez donc, insista la bonne sœur.—J'ai fait une nouvelle tentative et les paroles ont jailli de mes lèvres ; j'étais guérie.

4o Et vous, mademoiselle, demandai-je à une autre jeune fille qui courait au bureau des Constatations, avez-vous été guérie ? Mais oui, monsieur.—Qu'aviez-vous donc.—Une laryngite me dit-elle, qui me faisait cruellement souffrir. Aussitôt que je me fus plongée

dans la piscine, j'ai ressenti une commotion étrange. —Ça y est, ai-je dit. C'est fini. Je suis guérie. J'en étais si sûre.

50 Racontez-moi votre guérison, demanda devant moi et plusieurs autres pèlerins, Mgr l'Evêque de Tarbes, à une petite religieuse qui avait laissé ses deux béquilles entre les mains de son brancardier : C'est bien simple, monseigneur, répondit la sœur, avec une charmante naïveté, quand le St-Sacrement est passé devant moi, la mère supérieure me dit : marchez..... et j'ai marché.

60 C'était durant la procession du très Saint Sacrement. Il y avait près de moi un vieillard tout décharné, presque sans mouvement et sans vie. Il était étendu sur son grabat, bras et jambes paralysés. Si je n'eus aperçu le remuement de ses lèvres qui murmuraient les invocations de la foule, si je n'eus vu ses yeux, presque éteints, s'ouvrir par intervalles pour s'élever vers le ciel, je me serais cru en présence d'un cadavre.

Cependant le Saint Sacrement approchait.

Alors, je vis le visage du moribond s'enflammer, ses yeux s'ouvrir plus grand, et fixer la Sainte Hostie. Il semblait vouloir arracher au cœur de Dieu,

par l'intercession toute puissante de Notre-Dame de Lourdes, le miracle de sa guérison.

« O Jésus ! ô Marie ! me disais-je, c'est encore un de vos fervents clients ! Je vais vous voir à l'œuvre. »

Et j'attendis.

Un vieux capucin, sur les traits duquel se lisait une foi ardente, escortait la Sainte Hostie. Au passage du Dieu des miséricordes, anéanti mais néanmoins tout-puissant, l'Evêque fit, avec l'ostensoir, la bénédiction sur le malade comme il l'avait faite sur les autres et comme il allait encore la faire sur ceux qui restaient à visiter.

A ce moment solennel, le vieux moine, apercevant dans le regard du paralytique mourant son ardent désir de guérison, et le voyant s'efforcer de se soulever : « Levez-vous donc, lui dit-il— » — Je vis alors le paralytique faire un effort, et se soulever la tête qui retomba lourdement sur son grabat--« Mais, levez-vous donc, reprit le Père. De la foi ! de la foi ! » Et le pauvre infirme fit un second effort. Mais cette fois, il était debout et, les yeux en larmes, les jambes alertes, il accompagnait à son tour, le très

Saint-Sacrement, en chantant « Hosanna au Fils de Notre-Dame de Lourdes. »

Telles sont entre cent les guérisons corporelles opérées au pèlerinage national de la France à Lourdes par la Très Ste-Vierge Marie. Mais ces miracles quelque éclatants qu'ils soient, n'ont été, si j'ose m'exprimer ainsi, qu'une réclame que Marie, dans sa maternelle tendresse, emploie pour attirer les pauvres humains dans son beau sanctuaire.

Combien plus merveilleux et plus précieux, et plus considérables ont été ces miracles et faveurs spirituelles qu'elle octroya à ses enfants.

C'est par milliers qu'on les compte, quoique le grand nombre ne soit connu que du ciel, car la généralité des pèlerins qui se succèdent à l'église du Rosaire, dans la crypte, dans la Basilique, aux piscines, à la grotte, imploraient surtout la conversion des pécheurs, la guérison plus précieuse des âmes.

Cher lecteur, j'ai essayé de vous mettre sous les yeux le tableau d'une journée passée à Lourdes. Vous ai-je donné une idée de ces fêtes nationales et chrétiennes qui m'ont littéralement transporté d'admi-

ration ? Je ne sais. Ai-je fait naître en vos cœurs le désir d'y aller un jour ? Je l'ignore. Mais, ce dont je suis certain, c'est que, si la Providence vous favorise d'un tel pèlerinage, vous en reviendrez enchanté. La foule des pèlerins, leur piété, leur recueillement, leur ferveur, leur foi ardente vous raviront. En voyant les confessionnaux assiégés, la Sainte Table continuellement encombrée, tous les nombreux autels toujours occupés par des prêtres offrant le Saint Sacrifice, depuis une heure du matin jusqu'à une heure de l'après midi, l'adoration nocturne du très Saint Sacrement faite par un si grand nombre de dévots pèlerins ; en entendant ces pieux cantiques, ces prières, ces invocations qui montent sans interruption ardentes vers le ciel, vous vous croirez dans un monde nouveau et vous vous écrierez : La France, ma douce mère Patrie, est vraiment la fille aînée de l'Eglise et le beau royaume de ma Mère, la Vierge immaculée : Vive la France ! vive Notre-Name de Lourdes !



LA SALETTE

MAINTENANT, cher lecteur, revenons à la Salette, cet autre sanctuaire de Marie dont je vous ai déjà dit quelques mots et que je tiens à vous faire connaître davantage afin que vous aimiez davantage notre commune Mère.

C'est à ce nouveau sanctuaire, en effet, qu'en quittant Lourdes je me suis rendu, tout en visitant sur mon passage quelques villes importantes de la France.

Le poussin, voyez-vous, s'attache à la tendre glousse, sa mère, et n'est bien que sous son aile.

Il peut s'en éloigner, un instant, béqueter, ici une graine de mil, là un insecte caché sous l'herbe, plus loin une miette écartée et placée là pour lui par la Providence, dont la sollicitude s'étend sur tous les êtres de la création, même les plus petits, mais il

retourne toujours et vite à sa mère dont la douce voix connue l'appelle.

Le catholique, lui, s'attache à Marie et n'est à l'aise qu'à ses côtés.

Il peut bien, un moment, errer dans les grandes cités, admirer en passant les chefs-d'œuvres des artistes, les travaux des grands architectes, mais il aime à revenir à sa Mère, dont la voix a plus de charme à son cœur que n'en produit à son esprit le pompeux étalage de toutes les merveilles du génie humain.

Eh bien partons pour la Salette.

Là sans doute nous trouverons un site enchanteur, et nous ne serons pas étonné d'apprendre que devant ce pittoresque incomparable, plus d'un touriste soit tombé d'admiration.

Cependant sans dédaigner le grandiose du paysage, en pèlerins nous visiterons la Salette pour un motif plus noble.

Cette sainte montagne nous rappellera le Sinaï, le Thabor et nous y verrons un autre RAYON DU CIEL.

Nous trouverons là, comme à Lourdes, en moins grand nombre cependant, vu la difficulté de l'ascension, des essaims de dévots pèlerins qui, semblables à de pieuses abeilles, entourent la ruche où

trône leur Reine. Nous y verrons couler les larmes de la Mère de Dieu ; nous y entendrons le récit des douleurs de la Vierge réconciatrice.

Recueillons donc pour notre édification les paroles de Marie que repercutent là-bas les échos des montagnes.

La Vierge des Pyrénées a dit à Bernadette : « Ma fille, invite le monde à venir prier ici et à boire de l'eau de ma source. » La Vierge des Alpes avait dit auparavant aux petits bergers de la Salette : « Mes enfants, faites passer mes paroles à mon peuple. » Ce petit livre ayant rempli le désir de Marie en convoquant à Lourdes les âmes amies de la Mère de Dieu, je désire qu'il fasse passer encore dans le peuple chrétien les paroles que la Vierge en pleurs a laissé tomber de ses lèvres sur la sainte montagne des Alpes, afin d'inspirer aux hommes l'horreur du péché, notamment du blasphème et de la profanation du dimanche.

Comme chaque jour, de 11 heures à midi, sur les lieux même de l'apparition, un Père, durant la saison des pèlerinages, fait en plein air, aux pèlerins assis sur le gazon, le récit émouvant de cette mystérieuse apparition, je vais vous le raconter tel que

je l'ai entendu moi-même, en autant que la mémoire a pu m'être fidèle.

Ainsi c'est le révérend Père qui parle :

C'était en 1846, le 19 septembre, un samedi, veille de la fête de Notre-Dame des Sept Douleurs, deux petits bergers, Maximin Giraud âgé de 11 ans, et Mélanie Calvat Mathieu, âgée de 15 ans environ, tous deux originaires de Corps, mais alors résidant aux Ablandins, village de la Salette, faisaient paître les vaches de leurs maîtres respectifs, sur le sommet de cette montagne, appelée le Plateau.

Vers midi, après avoir abreuvé leurs vaches au ruisseau de la Sézia que vous voyez là-bas, ils vinrent prendre leur repas au fond d'un petit vallon, sur le bord d'un ravin, près du lit desséché de cette source, appelée La Petite Fontaine. Puis, comme le soleil était ardent et portait au repos, ils s'étendirent sur l'herbe à quelques pas l'un de l'autre et s'endormirent profondément.

Après un bon sommeil, la petite bergère se réveilla la première et, appelant son compagnon : « Maximin, lui dit-elle, allons voir où sont nos vaches ? » Maximin se leva de suite et, en compagnie de Mélanie, franchit le torrent, gravit le plateau qui domine le ravin, et de là nos deux bergers aperçurent leurs vaches cou-

chées et ruminant sur le versant du Mont Gargas que vous avez devant vous.

Satisfaits de leur découverte, les enfants redescendirent à la petite fontaine. Mélanie était en avant. Soudain elle s'arrêta effrayée. Elle avait aperçu, au fond du vallon, une lumière merveilleuse plus éblouissante que celle du soleil : « Mon Dieu ! s'écria-t-elle, regarde Maximin, vois-tu, là-bas, cette grande lumière.— » Et les deux enfants, stupéfaits, éblouis, tremblants, regardent ce rayon du ciel.

Au même instant la lumière s'entr'ouvre et laisse voir une belle Dame, toute rayonnante de gloire et de clarté, mais plongée dans une tristesse apparemment profonde.

Elle était assise, face à eux, sur une pierre. Ses pieds reposaient sur le lit desséché de la fontaine. Ses coudes étaient appuyés sur ses genoux, son visage caché dans ses mains. Elle semblait pleurer.

A cette vue, les bergers épouvantés veulent fuir.

Mélanie laisse tomber son bâton sans s'en apercevoir.

« Ramasse ton bâton, Mélanie, dit le jeune Maximin, il nous servira de défense si nous sommes attaqués. »

Mais voilà que la belle Dame se lève, croise les

bras sur sa poitrine, lève les yeux qu'elle fixe sur les enfants, et d'une voix douce comme une harmonie du ciel : « Avancez, mes enfants, dit-elle, n'ayez pas peur, je suis ici pour vous annoncer une grande nouvelle. »

En même temps qu'elle disait ces mots, elle fit quelques pas en avant. Rassurés par cette maternelle invitation, les enfants accoururent à sa rencontre et se tinrent debout tout près d'elle.

La Dame, dit Mélanie qui l'avait fixé plus attentivement et mieux remarquée que Maximin, la Dame était d'une grande taille, elle portait sur la tête une couronne de roses surmontée d'un riche diadème. Sa coiffure lui cachait complètement les cheveux. Ses épaules étaient recouvertes d'un fichu qui se croisait sur la poitrine où était suspendue une grande chaîne. Une autre chaîne plus petite pendait à son cou et supportait un crucifix, sur lequel on distinguait à droite des tenailles, à gauche un marteau. Sa longue robe qui lui dérobaient les pieds était toute lumineuse mais d'une forme simple. En avant pendait un modeste tablier. Ses mains croisées étaient cachées dans les larges manches de sa robe. Enfin des larmes abondantes s'échappaient de ses yeux et coulaient le long de ses joues.

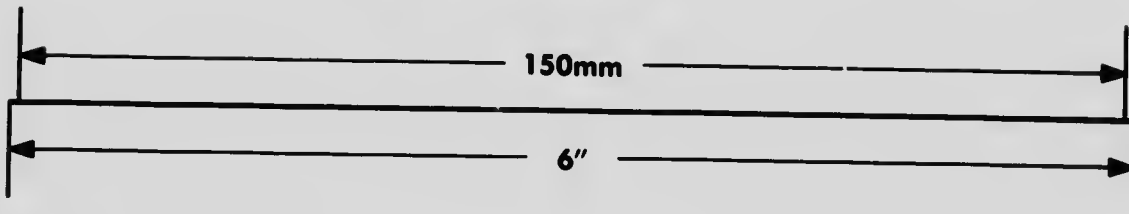
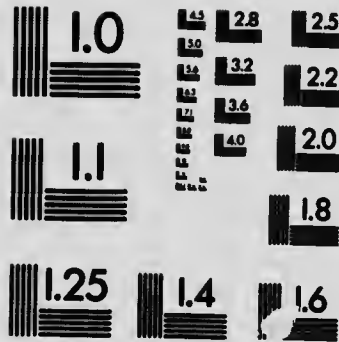
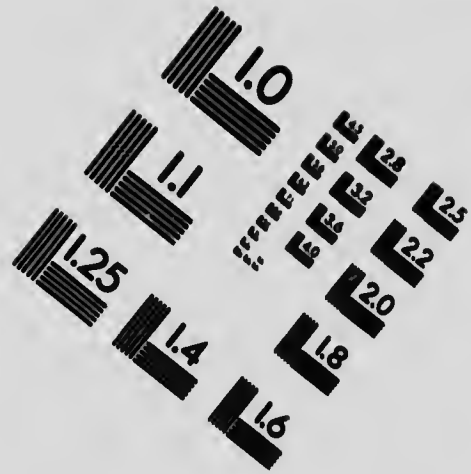
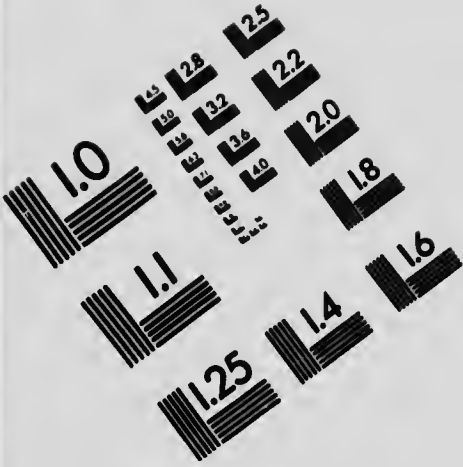
Tout en pleurant la grande Dame parla ainsi textuellement aux bergers : « Si mon peuple ne veut pas se soumettre, je suis forcée de laisser aller le bras de mon Fils. Il est si lourd et si pesant que je ne puis plus le retenir. Depuis le temps que je souffre pour vous autres ! Si je veux que mon Fils ne vous abandonne pas, je suis chargée de le prier sans cesse et, pour vous autres, vous n'en faites pas cas ! Vous aurez beau prier, beau faire, jamais vous ne pourrez récompenser la peine que j'ai prise pour vous ! Je vous ai donné six jours pour travailler, je me suis réservé le septième, et l'on ne veut pas me l'accorder. Ceux qui conduisent les charrettes ne savent pas jurer, sans y mettre le nom de mon Fils. Ce sont les deux choses qui appesantissent tant le bras de mon Fils.

Si la récolte se gâte, ce n'est rien que pour vous autres. Je vous l'ai fait voir, l'an dernier, par les pommes de terre et vous n'en avez pas fait cas. C'est au contraire, quand vous en trouviez de gâtées, vous juriez, vous y mettiez le nom de mon Fils. Elles vont continuer à pourrir et, à Noël, il n'y en aura plus »

A cet endroit du discours, Mélanie interrogea du regard Maximin comme pour lui demander ce que signifiaient les paroles de la belle Dame.



IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



APPLIED IMAGE, Inc
1653 East Main Street
Rochester, NY 14609 USA
Phone: 716/482-0300
Fax: 716/288-5989

© 1993, Applied Image, Inc., All Rights Reserved

24
25
22



La Vierge comprit : « Mes enfants, leur dit-elle avec une maternelle condescendance, vous ne comprenez pas le français, je vais vous le dire autrement. » Elle reprit son discours en patois et le continua de même. « Si vous avez du blé, il ne faut pas le semer. Tout ce que vous sèmerez, les bêtes le mangeront, et ce qui viendra tombera en poussière quand vous le battrez. Il viendra une grande famine. Avant que la famine vienne, les enfants au dessous de sept ans prendront un tremblement et mourront entre les bras des personnes qui les tiendront ; les autres feront pénitence par la famine. Les noix deviendront mauvaise et les raisins pourriront. »

La belle Dame continua de parler à haute voix. Mais tout en voyant le mouvement de ses lèvres, Mélanie ne l'entendait plus, seul Maximin recevait son secret.

Bientôt après la belle Dame confia aussi un secret à Mélanie, et Maximin cessa à son tour de l'entendre.

Puis la Ste-Vierge continua son discours de manière à être entendue des deux bergers—:

« Si les hommes se convertissent, dit-elle, les pierres et les rochers se changeront en monceaux de blé, et

les pommes de terre se trouveront ensemencées par les terres.

Faites-vous bien votre prière, mes enfants? leur demanda-t-elle ensuite.—Oh! non madame, guère bien, répondirent-ils tous deux avec franchise.

«Ah! mes enfants, reprit aussitôt la belle Dame, il faut bien la faire, soir et matin; quand vous ne pourrez pas mieux faire, dites seulement un *Pater* et un *Ave Maria*; et quand vous aurez le temps, dites en davantage.

Il ne va que quelques femmes âgées à la messe. Les autres travaillent tout l'été, le dimanche; et, l'hiver, quand ils ne savent que faire, ils ne vont à la messe que pour se moquer de la religion.

Le carême, ils vont à la boucherie comme des chiens.

N'avez vous jamais vu du blé gâté, mes enfants? »
—Tous deux répondirent : Oh non, madame.—

Alors elle dit à Maximin : « Mais toi, mon enfant, tu dois bien en avoir vu, une fois, vers la terre du Coin, avec ton père. Le maître du champ, dit à ton père : « Venez voir comme mon blé se gâte. » Vous y êtes allés tous les deux. Ton père prit deux ou trois épis dans sa main, les froissa, et ils tombèrent en poussière. Puis, à votre retour, quand vous n'é-

tiez plus qu'à une demi heure de Corps, ton père te donna un morceau de pain en te disant : Tiens, mon enfant, mange encore du pain cette année ; je ne sais pas qui en mangera l'année prochaine, si le blé continue ainsi à se gâter. »

— Oh ! oui madame, répondit Maximin, je m'en souviens à présent ; tout à l'heure je ne m'en souvenais pas.

Alors, la Ste-Vierge dit en terminant :—« Eh bien, mes enfants, vous le ferez passer à tout mon peuple. »

Puis la Vierge s'éloigna, glissant sur l'herbe plutôt quelle ne marchait, sans l'effleurer.

Les enfants la suivirent :—« Vous le ferez passer à tout mon peuple » répéta-t-elle, sans se retourner.

Les enfants, attirés par un charme irrésistible, l'accompagnèrent. Arrivée sur le plateau, la Dame s'éleva à 6 pieds au dessus du sol et demeura un instant suspendue. Alors ses larmes cessèrent de couler. Elle éleva ses regards vers le ciel, puis les abaissa vers la terre, et insensiblement elle disparut.

Puis, nous n'avons plus vu la tête, disent les deux bergers dans leur naïf récit, plus vu les bras, plus vu le reste du corps. Elle semblait se fondre.

Il resta, dit Maximin, une grande clarté, que je

voulais attraper de la main, avec les fleurs qu'elle avait aux pieds, mais il n'y eut plus rien.

Mélanie dit alors à son compagnon : Ce doit être une grande sainte. — Maximin répondit : Si nous avions su que c'était une grande sainte, nous lui aurions bien dit de nous mener avec elle.

— Ah ! si elle y était encore, reprit Mélanie. Mais que je suis contente !

Cependant, tout ravis, les bergers attendirent avec anxiété le déclin du soleil, puis firent descendre leurs vaches aux Ablandins et racontèrent à leurs maîtres la mystérieuse vision, mais avec une sincérité, une fermeté de conviction qui ne se sont jamais démenties.

L'émoi fut grand dans la paroisse. Et dès le 21 septembre au matin, plusieurs habitants se rendirent au lieu de l'apparition. Quel ne fut pas leur surprise quand ils virent couler abondamment la petite fontaine qui d'ordinaire ne coulait qu'à la fonte des neiges, et qui depuis n'a jamais tari, quelque soit la quantité d'eau qu'on y puise pour l'expédier au quatre coins du monde ou elle opère de nombreux et éclatants miracles.

• Cette apparition de la Vierge fit grand bruit dans France et le monde entier. L'Eglise dut citer les

bergers à son tribunal pour contrôler leur récit. Trois commissions religieuses furent, à différentes époques, instituées pour prendre connaissance des faits et chercher à mettre les enfants en contradiction. On leur fit subir séparément et conjointement un minutieux et sévère interrogatoire. L'examen démontra hors de tout doute l'authenticité incontestable des événements.

Tenez, chers lecteurs, jugez-en plutôt vous mêmes, et dites si les réponses des enfants aux spécieux arguments et insidieuses questions qui leur furent adressées et posées, ne sont pas péremptoires, et dignes de la sainte cause dont ils étaient les défenseurs.

Remarquez bien que les héros ne sont que de pauvres enfants ignorants.

—Voyons, Mélanie, lui dit un des examinateurs, la Dame t'a donné un secret et t'a défendu de le dire. A la bonne heure : mais, au moins, dis moi si ce secret te regarde ou s'il regarde un autre ?

—Qui que ce soit que cela regarde, répondit Mélanie, Elle m'a défendu de le dire.

—Ton secret, c'est quelque chose que tu auras à faire, sans doute ?

—Que ce soit une chose que j'aie à faire ou non,

cela ne regarde personne, Elle m'a défendu de le dire.

—Mélanie, lui dit un autre interrogateur, Dieu a révélé ton secret à une sainte religieuse ; mais j'aime mieux le savoir par toi même et m'assurer ainsi que tu ne mens point.

—Puisque cette religieuse le sait, fit l'humble bergère, elle peut vous le dire, moi je ne le dirai pas.

—Mais, c'est peut-être le démon qui ta confié ton secret ?

—Le démon peut bien parler, répond ingénument l'enfant, mais je ne crois pas que ce soit lui qui puisse dire des secrets comme ça. Il ne défendrait pas de jurer, il ne porterait pas de croix, il ne dirait pas d'aller à la messe.

—Tu ne comprenais pas le français, Mélanie, lui objecta un autre, tu n'allais pas à l'école, comment as tu pu te rappeler de ce que la Dame te disait ? Elle te la donc dit plusieurs fois ?

—Oh ! non ; Elle ne me l'a dit qu'une fois, et je m'en suis bien rappelée. Et puis quand même je ne comprenais pas bien, en disant exactement ce qu'Elle m'avait dit, ceux qui comprenaient le français, comprenaient ce que je disais. Cela suffisait.

—La Dame, n'est-ce pas, a disparu dans un nuage ?

—Non, il n'y avait pas de nuage.

—Il est facile, sais-tu, de s'envelopper dans un nuage et de disparaître.

—Eh bien, monsieur, fit l'enfant avec vivacité, enveloppez-vous d'un nuage et disparaïssez.

—Et toi, Maximin, écoute, tu dois dire ton secret à ton confesseur, pour lui, tu le sais, il ne faut rien avoir de caché.

—Mon secret, reprit l'enfant, n'est par un péché, en confession on n'est obligé de dire que ses péchés.

—Et s'il te fallait dire ton secret ou bien mourir, que ferais tu ?

—Et bien, je mourrais, dit énergiquement l'enfant,..... mais je ne le dirai pas.

—Tu tiens sans doute ton secret du démon ?

—Oh ! fit-il en souriant, le démon n'a point de crucifix, le démon ne défend pas de blasphémer.

—Maximin, lui dit un autre, je ne veux pas te demander ton secret, mais ce secret regarde sans doute la gloire de Dieu et le salut des âmes. Il faudrait qu'il fut connu après ta mort, voici donc ce que je te conseille. Ecris ton secret dans une lettre que tu cachetteras, et tu la feras remettre dans le bureau de l'évêché. Après la mort de Monseigneur et la

—tienne, on lira cette lettre et tu auras gardé ton secret.

—Mais quelqu'un, reprit l'enfant, pourrait être tenté de décacheter ma lettre..... et puis, je ne connais pas ceux qui vont à ce bureau..... mon meilleur bureau, ajouta-t-il en mettant la main sur sa bouche et sur son cœur, est là.

—Maximin, écoute : tu as envie d'être prêtre. Eh bien ! dis moi ton secret et je me charge de toi. J'écrirai à Monseigneur qui te fera étudier pour rien.

—Si pour être prêtre, répondit le petit berger, il faut dire mon secret, je ne le serai jamais.

—La Dame t'a trompé, Maximin, fit un troisième, elle ta prédit une famine et cependant la récolte est bonne partout.

—Qu'est-ce que cela me fait, reprit aussitôt l'enfant, Elle me la dit, cela la regarde. D'ailleurs peut-être a-t-on fait pénitence.....

—Ne sais-tu pas que la Dame que tu a vue est en prison à Grenoble ?

—Ah ! bien fin qui la prendra, répondit Maximin en souriant.

—La Dame n'était qu'un nuage lumineux et brillant ?

—Mais un nuage ne parle pas, monsieur, dit l'enfant ?

—Tiens, tu es un petit menteur, je ne te crois pas.

—Qu'est-ce que cela me fait ? dit l'enfant, je suis chargé de vous le dire, pas de vous le faire croire. Et puis pourquoi venir de si loin pour m'interroger.

—Ne t'ennuies-tu pas, mon petit, lui demandait un professeur de Grenoble, d'avoir à répéter tous les jours la même chose ?

—Et vous, monsieur, vous ennuyez vous à dire tous les jours la messe ?

—Tu sais, Maximin, nous devons tous obéissance au pape. Et bien, si le pape disait : mon enfant tu ne dois rien croire de tout cela. Que lui dirait-tu ?

—L'enfant répondit avec une grande douceur et un grand respect : je lui dirai qu'il verra.

Ainsi les enfants furent d'une discrétion merveilleuse. Jamais ils ne voulurent révéler leur secret à personne, malgré les efforts tentés pour le leur arracher, et le gardèrent inviolablement pendant cinq ans. Toutefois en 1851, le Souverain Pontife Pie IX ayant manifesté le désir de le connaître, sur sa demande, les enfants furent appelés à l'évêché de Grenoble, et écrivirent séparément leur secret en pré-

sence de témoins ecclésiastiques et laïcs. Ils cachèrent ensuite leurs lettres qui furent scellées du sceau de l'Evêché, puis portées à Rome par deux délégués vicaires généraux qui les remirent directement au St-Père, le 18 juillet 1851. Après avoir lu la lettre de Maximin, Pie IX dit : Il y a ici la candeur et la simplicité d'un enfant. Et après avoir pris connaissance de celle de Mélanie, il devint triste et prononça ces paroles : Ce sont de grands fléaux qui menacent la France, l'Italie et tout le reste de l'Europe.

Voilà tout ce que l'on connaît de ces mystérieux secrets. Que nous réserve l'avenir ? Dieu le sait.

Sans doute les menaces de la Vierge de l'apparition ne sont que conditionnelles. Ces malédictions peuvent être changées en bénédictions. Mais plusieurs de ces prophétiques menaces ont reçu déjà leur accomplissement. Les pommes de terre ont manqué, les vignes ont été anéanties par le phylloxera et d'autres insectes, la récolte de blé a été si mauvaise que nos pères l'ont payé jusqu'à quatre piastres le minot ; une épidémie, le tremblement prédit, a sévi sur l'enfance, et dans les bras de leurs mères, ces pauvres petits innocents, expiant pour les coupables, ont du souffrir et mourir. Et le monde ne se convertit point, si le blasphème continue à être

à l'ordre du jour, si le jour du Seigneur ne cesse d'être profané, si la prière s'éteint sur les lèvres, si la loi de l'abstinence devient lettre morte, les autres châtiments, confidentiellement prédits aux bergers, auront aussi leur réalisation. Car la Mère a parlé au nom de son Fils, et le Fils a dit dans l'Évangile: « Le ciel et la terre passeront, mais ma parole, jamais. »

Maintenant vous désirez sans doute savoir ce que sont devenus nos deux petits enfants. Le voici.

Maximin, s'enrola comme zouave pontifical, puis revint à Corps, son lieu d'origine. Il y vécut en chrétien pratiquant jusqu'à l'âge de 40 ans, puis mourut le 1^{er} mars 1875 en buvant sa Salette, c'est ainsi qu'il appelait l'eau de la source miraculeuse. Il fut enseveli et inhumé dans sa ville natale, mais il voulut que son cœur fut transporté sur la Ste-Montagne, et de fait il est conservé dans la sacristie du sanctuaire de la Salette.

Quant à Mélanie, elle vit encore aujourd'hui. Elle a passé 15 ans dans un couvent de religieuses Carmélites en Angleterre, 10 ans chez les religieuses de la Compassion à Marseille, puis elle a séjourné quelque temps en Espagne et actuellement elle est en Italie, attendant le jour où elle ira revoir au ciel Celle dont elle a contemplé le visage ici bas et entrevu la céleste beauté.



LORETTE

POUR nous, cher lecteur, transportons nous en Italie, Marie nous y invite. En effet, quand la Vierge de la Salette voulut s'élever au ciel en présence des enfants, Elle se souleva quelque peu de terre, et demeura un instant dans cette position. Puis, disent les petits bergers, elle abaissa ses regards sur nous, les porta ensuite sur l'Italie et commença à disparaître, que regardait-elle, la Vierge en pleurs, de l'autre côté des Alpes ? Ah ! c'était sans doute sa sainte maison de Nazareth, mystérieusement transportée par les anges de Palestine à Lorette. Elle indiquait ainsi au monde, à nous ses enfants, le lieu béni où elle voulait nous voir aller en pèlerinage.

Comme j'ai eu le bonheur, en quittant la Salette, de visiter cette sainte maison, à mon retour de

Rome, laissez moi vous y conduire par la pensée et vous donner quelques détails, sur ce béni sanctuaire, Relique précieuse entre mille que possède l'Italie, Relique enchassée dans une splendide cathédrale, et toute parfumée encore, toute imprégnée de la présence de ses augustes habitants, en un mot vrai paradis terrestre de la piété catholique, nouveau rayon du ciel.

A Lorette la Vierge n'a point parlé comme à Lourdes et à la Salette, Elle n'a pas fait couler de fontaine où les pèlerins peuvent se désaltérer, mais Elle semble leur dire, en leur ouvrant la porte de sa demeure : Entrez, mes enfants, dans la maison de votre Mère.

Oui la Sainte Maison de Lorette est vraiment la maison de Marie, la maison de saint Joachim et de sainte Anne, la maison de Nazareth où s'accomplit le mystère de l'Immaculée Conception, où la Vierge incomparable reçut le jour, où l'archange Gabriel vint la saluer et lui annoncer le mystère de l'Incarnation. C'est la demeure sacrée, la chambre auguste où le Fils de Dieu s'est fait homme, où il a passé trente années de sa vie terrestre en compagnie de sa sainte Mère et de saint Joseph, où enfin le saint époux de Marie est

mort, et a été enseveli par les mains mêmes du Sauveur.

C'est donc la maison maternelle ; la maison où naquit et vécut notre mère, Marie ; où fut élevé notre Frère, Jésus.

Là, nous le verrons Jésus, non plus dans son petit berceau, mais dans son tabernacle d'or. Là, par la foi, par l'amour, nous y verrons aussi Marie. La Providence a mis au cœur de l'enfant un instinct si puissant que sans voir sa mère, il en sent la présence. Elle a si bien formé ses yeux que, sans se tromper jamais, il l'a reconnait, lors même qu'il ne l'a jamais vue, ou la distingue entre mille.

Voyez le timide et doux agneau, ne discerne-t-il pas, au milieu de tout le troupeau, la tendre brebis qui lui a donné le jour ?

Pauvres hérétiques, qui ne connaissez point Marie, vous n'êtes donc pas ses enfants ? Jésus, son divin Fils, dont vous feignez d'écouter la parole, de prêcher l'Évangile, n'est donc pas votre Frère ? Hélas ! Il n'est point votre Dieu..... Vous n'êtes que ses prodiges.....et quand voire retour ?

Infortunés catholiques, frères malheureux qui, dans votre indifférence, oubliez votre mère du ciel, et ne priez plus. Celle aux pieds de laquelle vous

êtes venus, tout animés d'un candide et filial amour, vous consacrer, au jour de votre première Communion, oh ! que vous êtes à plaindre.

Le petit orphelin, qui a perdu sa mère, sent le vide autour de lui : ses cris n'ont plus d'écho, son berceau plus de caresses, ses yeux plus de sourires.

C'est un ruisseau que n'alimente plus une source tarie, une fleur qui s'étiole à l'ombre, fautive de lumière, un jour sans soleil, une nuit sans étoiles.

Eh bien, cet orphelin dont vous d'éplorez le sort, ce ruisseau desséché, cette fleur fanée, ce jour sombre, cette nuit ténébreuse, c'est vous-même. Le comprenez-vous ?

Pour vous, enfants dévoués de Marie, vrais catholiques, qui murmurez si souvent, si suavement, dans la prière, son nom délicieux, vous sentez votre bonheur, bonheur que je partage amplement avec vous. Eh bien, continuez de le savourer ce nom si doux ; c'est le nom d'une mère. Il n'en est pas de plus charmeur ici bas. Oh ! que d'ineffables tressaillements il condense, que d'indicibles émotions il fait naître ! Il ensoleille la vie, dans l'exil il fait un paradis. Car, encore une fois, c'est le nom évocateur d'une *Mère* qui, dans ses quatre lettres, renferme plus d'idées, plus de puissance que tout autre.

Partons donc pour Lorette. Faisons, encore ensemble, un pèlerinage à la maison de notre céleste Mère.

Le Canadien, qui s'exile aux Etats-Unis dans le but de réaliser quelque gain pour subvenir aux besoins de sa nombreuse famille, le vrai canadien, qui emporte, au-delà des lignes, bien buriné en son cœur, l'amour de la patrie, de son cher et paisible Canada, aime à revenir visiter le toit paternel, le village qui l'a vu grandir.

Bien que nous ne soyons pas originaires de Nazareth, cependant, nous avons habité dans la sainte Demeure, à laquelle cette humble bourgade, perdue dans les montagnes de la Judée, doit toute sa célébrité. Marie, notre Mère, nous y a portés dans ses chastes entrailles, nous y avons vécu dans son cœur. Soyons donc heureux de visiter cette Maison bien aimée ; heureux, en attendant, de lire ou d'entendre le récit des prodiges qui ont rapport à sa merveilleuse translation d'Asie en Europe — translation indiscutable qui a fait tant de bruit dans le monde.

Vous verrez, par là, en quelle haute estime est Marie dans le cœur du bon Dieu, et combien il plait

à Jésus d'utiliser sa puissance pour honorer sa tendre Mère.

Voici, en quelques pages qui vont clore ce petit livre, pour votre édification comme pour la gloire de Marie, le fait de cette quadruple translation, et les raisons qui l'ont motivée.

Cette bienheureuse maison a été miraculeusement transportée par les anges, d'abord de Palestine, en Dalmatie, Autriche, le 10 mai 1290 et voici pour ¹⁰ quelles raisons :

Bellefleur! A cette époque, les Sarrazins s'étant rendus maîtres de la Palestine, semaient partout, sur leur passage, le pillage et la dévastation. Or Dieu qui avait bien laissé pourtant les Juifs souffleter l'auguste visage de son Fils, le souiller de leurs sales crachats, faire subir à tout son corps, un horrible et humiliante flagellation, percer de clous aigus ses pieds et ses mains, déchirer son front d'épines, et le clouer lui-même à l'arbre de la croix ; Dieu qui avait bien permis que le Calvaire devint, ainsi que le tombeau de son Christ, la propriété sacrilège des Musulmans ; que le Cénacle, témoin de l'institution de la Ste-Eucharistie et de la descente du St-Esprit, tomba sous la domination de l'impiété ; que d'autres lieux sanctifiés par la présence de son divin Fils fussent transformés en

casernes, en mosquées, voire même en écuries, et réduits en ruines, se réservant sans doute le droit de venger ces injures en rendant un jour, au jour des grandes manifestations, l'honneur dû à ces lieux consacrés par tant de prodiges et de mystères ; Dieu ne voulut pas tolérer que la sainte Maison de sa Mère vint à tomber au pouvoir des infidèles et fut détruite. En conséquence pour la soustraire à la profanation de ces mulsumans, Il la fit miraculeusement soulever de sa base et transporter à travers les mers et les espaces par ses anges en Dalmatie, sur la colline de Tersatto, près des rives orientales de l'Adriatique, et non loin de la ville de Fiume.

Aucun doute ne peut exister au sujet de cette merveilleuse translation aérienne. Le jugement bien promulgué de l'Église infallible, appuyé sur la science et une critique sévère, est là, du reste, pour attester le fait, et les nombreux et éclatants miracles opérés, voix incontestable du ciel, le confirment et le sanctionnent.

Quoi d'étonnant, quand on connaît la puissance de Dieu !

D'un geste de sa main, n'a-t-il pas, au commencement des temps, avec autant et plus de facilité que

vous pouvez le faire d'un grain de sable, lancé dans l'infini cette multitude de globes immenses et lumineux que nous appelons les astres et les planètes. Ne promène-t-il pas encore journellement son soleil d'un bout du monde à l'autre ?

Cependant, la Demeure Sacrée, la *Santa Casa*, comme on la nomme ordinairement, ne séjourna que trois ans et demi sur cette colline, et se retira, on ne sait pourquoi, le 10 Décembre 1294, près d'Ancône, en Italie.

La translation s'effectua, un samedi, à une heure avancée de la nuit. Quelle ne fut pas la surprise des bergers qui, comme ceux de Béthléem, veillaient à la garde de leurs troupeaux, quand ils aperçurent, dans le silence de la nature endormie, une éblouissante mais douce lumière qui venait, à travers l'obscurité, de l'orient, au dessus de la mer, et entendirent en même temps, dans les airs, comme une céleste harmonie.

Insensiblement, au milieu de la lumière, ils distinguèrent comme une maison lumineuse que soutenaient les anges et qui semblait glisser au dessus des flots.

Quand le merveilleux navire aérien toucha terre,

nos bergers ravis tombèrent instinctivement à genoux et adorèrent.

Cependant la sainte Maison, toujours soutenue par les anges, s'éleva au dessus de la forêt.

A son passage, les arbres s'inclinèrent, par respect, comme les gerbes des fils du vieux patriarche Jacob devant la gerbe de leur frère Joseph, et, durant près de trois cents ans, ils restèrent dans cette attitude, pour attester, à la face du monde, le miracle de la translation de la Ste-Maison de Marie, et inspirer aux générations le respect qui est dû aux murs sacrés qui ont abrité le Dieu fait homme. Enfin, la Ste-Maison s'arrêta au milieu d'un bois tout couvert de lauriers et appartenant à une dame du nom de Lauretta, d'où, à un double titre, le nom de Lorette donné à la *Santa Casa*.

Au matin, dès l'aurore, les bergers, poussés par la curiosité, se rendirent sur les lieux pour constater le prodige et s'en retournèrent publier la grande nouvelle.

Le peuple accourut en foule à la forêt, et admira cette mystérieuse chapelle qui se soutenait sur le sol nu, sans aucune fondation.

Alors, les miracles les plus étonnants se produisirent.

Le bois de la dame Lauretta devint un lieu de pèlerinage.

Mais, comme le diable cherche toujours à entraver les œuvres de Dieu, des malfaiteurs, poussés par cet esprit infernal, vinrent s'établir dans la forêt sacrée, et la souiller de leurs meurtres et de leurs brigandages, en dressant, durant la nuit, des embûches aux pèlerins attardés.

3° C'est alors, qu'après huit mois de séjour, en août, la Ste-Maison dut quitter cette forêt profanée, et fut de nouveau transportée par les anges à un mille de distance, sur le sommet de la colline voisine. propriété de deux nobles frères de Récanati, les comtes Etienne et Simon Rainaldi de Antici.

Les nouveaux et nombreux prodiges qui s'opérèrent en ce lieu, les grâces innombrables de guérisons qui se répandirent sur les pieux visiteurs attirèrent une affluence considérable de pèlerins qui versèrent de riches offrandes dans ce béni sanctuaire.

Ces offrandes excitèrent la jalousie des deux frères qui voulaient avoir l'un et l'autre le droit exclusif de propriété pour s'emparer des dons offerts.

Il n'y avait encore que quatre mois que la Sainte Maison était en ce lieu, quand Dieu, craignant que cette terre, sanctifiée par ce dépôt sacré, ne fut bientôt souillée par un fratricide, ordonna une troisième fois à ses anges de la transporter un peu plus loin, au milieu même de la route, qui était la propriété de la ville de Récanati.

C'est là quelle est encore aujourd'hui, depuis le mois de Décembre, 1295, et c'est là que j'ai eu le bonheur de la voir et d'y prier.

Dieu s'en est constitué lui-même le gardien. Elle est inviolable.

Aussi, malheur à la main sacrilège qui tenterait de la profaner.

En 1562, un pieux évêque portugais, construisant dans son diocèse une chapelle sur le modèle de la Ste-Maison de Lorette, conçut le dessein d'enclaver dans la muraille une pierre de cette Ste-Maison.

L'intention, inspirée par la piété, ne semblait pas reprehensible.

Il envoya donc à Lorette un prêtre de son palais épiscopal pour commettre ce pieux larcin. La pierre fut arrachée non sans peine, de la muraille et apportée en Portugal. Mais à son retour, le pieux coupable fit part à l'évêque des difficultés presque insur-

montables qu'il avait rencontrées, des frayeurs qu'il avait éprouvées durant son voyage.

L'évêque sourit au récit de ces fausses inquiétudes, mais aussitôt il fut frappé d'une maladie incurable qui le conduisit rapidement aux portes du tombeau.

De toutes parts des prières furent adressées au ciel pour la guérison du prélat. Tout fut inutile. La maladie suivit son cours sans pitié.

Un jour, on reçut à l'évêché un message ainsi conçu, mais dont on ignorait la provenance : « Si l'Evêque veut recouvrer la santé, qu'il restitue à la Vierge de Lorette ce qu'il lui a ravi. »

L'évêque comprit et fit aussitôt reporter la pierre que l'on voit encore aujourd'hui près de l'autel, et sa santé se rétablit.

Des prodiges analogues se produisirent à l'égard d'autres pieux visiteurs, qui se crurent autorisés à enlever quelques grains de mortier aux murs de la Ste-Demeure.

Une puissance vengeresse semblait les poursuivre durant leur voyage ; et, à leur retour, ils tombaient victimes d'un mal rongeur qui ne les abandonnait qu'après une intégrale restitution.

Ah ! si de pareilles punitions n'avaient point été

infligées à chaque larcin, il ne resterait plus une seule pierre de ce sanctuaire vénéré.

Durant le pontificat de Clément VII, le Souverain Pontife, jugeant qu'une seule porte était insuffisante, vu l'affluence toujours croissante des pèlerins, résolut d'en faire percer une autre pour rendre plus facile l'écoulement de la foule.

En conséquence, il enjoignit à l'architecte Nérucci l'ordre de pratiquer une ouverture dans la muraille.

Mais voilà qu'au premier coup qu'il frappa trop brutalement, l'architecte pâlit et tomba sans connaissance, la main paralysée.

Ce ne fut que grâce aux prières et supplications de sa femme que Dieu se laissa toucher, et qu'après huit heures de délire il put recouvrer l'usage de ses sens.

L'Israélite, dont il est parlé au II livre des Rois, ne tomba-t-il pas frappé de mort pour avoir osé toucher sans respect à l'arche d'alliance dans le but de la soutenir ?

Informé de cet événement, le pape envoya un saint ecclésiastique, qui après trois jours de jeûne et d'oraison, se rendit sur les lieux. Et encore, avant de commencer son œuvre, se mit-il à genoux, baisant respectueusement la muraille, en faisant cette prière :

« O Maison Sacrée de la plus pure des Vierges,

pardonnez ! pardonnez ! Ce n'est pas moi qui vais vous frapper avec ce marteau, mais le Vicaire de Jésus-Christ, c'est le Souverain Pontife, Vierge sainte, animé du désir de l'embellissement de votre maison. Permettez-moi cette audace, ô Marie, et que ce qui plaît au Vicaire de Dieu vous soit agréé. »

Après avoir dit ces mots, il frappa un premier coup qui fut suivi de plusieurs autres, et bientôt, sans accident, la nouvelle porte était ouverte.

Quoi qu'il en soit, ces faits démontrent, en toute évidence, avec quel soin jaloux, Dieu veille à la conservation intégrale de la maison de sa Mère.

Il ne tolère même pas qu'on y pose des fondations. Et ainsi, cette Ste-Maison, d'une quinzaine de pieds environ sur vingt-cinq ou vingt-huit, en briques noircies par le temps, ne repose sur aucun fondement, et se tient debout, ferme, sur le sol nu, mouvant et inégal, par un miracle permanent de la puissance de Celui qui, sans aucun point d'appui, soutient notre globe dans l'espace et le monde des astres au firmament.

Il est vrai qu'elle est entourée d'un mur de marbre blanc ; mais ce lambris précieux, qui enchasse les murailles sacrées, ne lui touche point, par respect,

se sentant indigne de soutenir une maison que les anges ont soutenu dans les airs.

Longtemps auparavant déjà, comme pour lui rendre un juste hommage, on avait voulu y juxtaposer en dehors un premier mur. Mais les murs sacrés ne voulurent jamais adhérer et s'unir au mur d'appui, et quand l'ouvrage fut terminé, on trouva la nouvelle muraille tellement séparée de l'ancienne qu'un enfant, dit-on, pouvait passer facilement entre les deux, un flambeau à la main.

Ce fait fut de nouveau constaté quand le pape Clément VII ordonna d'abattre ce premier mur de briques pour y élever à la place celui de marbre que l'on voit aujourd'hui et qui ne touche en aucun endroit l'ancien édifice.

La Ste-Vierge le veut ainsi pour empêcher de croire que son auguste Maison a besoin du secours des hommes pour se soutenir.

Il est donc certain que du haut de son trône de gloire Dieu aime à contempler cette vénérable demeure, témoin de son anéantissement; cette chambre nuptiale où il a daigné épouser notre humanité.

Pour lui, c'est sa maison maternelle, son ciel ici-bas. Comme pour nous c'est la vraie terre promise, la maison de notre Dieu, la porte du ciel, le lieu béni.

où, par des échelles mystérieuses, les anges descendent sans cesse, que dis-je, où ils viennent fixer leur séjour.

En effet, une nuit, au matin du huit Septembre, un pieux ermite qui vivait retiré sur une colline voisine, aperçut de sa cellule, une vive lumière descendre du ciel, et comme l'étoile miraculeuse des Mages, s'arrêter et se fixer sur la Ste-Demeure. L'année suivante à la même date, également au milieu des ténèbres de la nuit, il vit encore la même colonne de feu descendre sur le sanctuaire. L'année d'après encore, un concours immense de visiteurs fut témoin du même spectacle, et cette merveille se répéta fréquemment dans la suite.

La descente de ces flammes ou de ces lumineuses archanges était un signe de la prédilection de Dieu pour cette demeure bénie et comme un sceau que le ciel mettait publiquement sur la *Santa Casa*.

Oh ! quand vous approchez de la somptueuse Basilique qui renferme en ses murs ce joyau de Nazareth ; quand vous lisez sur la façade extérieure cette inscription gravée en grandes lettres d'or : *Maison de la Mère de Dieu dans laquelle le Verbe s'est fait chair* ; quand, pénétrant dans ce grandiose et imposant édifice, vous apercevez, au chœur, sous le dôme gracieux,

cet humble mais pieux sanctuaire de Marie ; quand vos yeux s'arrêtent sur cet autre inscription, également tracée en lettres d'or sur le frontispice : *Ici le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous* ; quand vous franchissez le seuil de la demeure sacrée tout imprégnée d'un parfum céleste ; quand vous foulez ce même pavé qu'ont foulé si souvent et Jésus et Marie et Joseph et St-Joachin et Ste-Anne ; quand vous mettez le pied sur ces dalles antiques où les anges se sont tant de fois abimés dans l'adoration devant la divinité incarnée, l'éternel Roi des siècles anéanti, je ne sais quel frémissement religieux s'empare de vous, quelle émotion vous saisit le cœur, quels transports vous animent quelles consolations vous inondent, quels souvenirs s'éveillent dans votre âme en extase. Vous n'êtes plus à vous-même, vous vous croyez dans un coin du paradis, vous entrevoyez un rayon du ciel. Vous regardez autour de vous, il vous semble voir Marie sourire à son Jésus et Jésus embrasser sa sainte Mère. Vous écoutez et vous croyez entendre Jésus et Marie converser ensemble.

Eut-on un cœur de marbre, il faut qu'il s'attendrisse.

L'impie tombe instinctivement à genoux et il

adore. Il colle malgré, lui, ses lèvres sur ces murs bénis qui ont abrité Jésus et Marie. Il est converti, vérifiant ainsi la révélation faite à Ste-Brigitte : « *Quiconque visitera le lieu où Marie naquit et fut élevée sera non seulement purifié mais deviendra un vase d'honneur.* »

O vous donc qui lisez ces lignes, pieux lecteurs canadiens, enfants dévoués et chéris de Marie, si jamais, par une faveur céleste, vous passez les mers et faites une visite à l'ancienne mère Patrie, après avoir vu Lourdes et la Salette, rendez-vous à Lorette, car c'est là que vit le jour l'Enfant privilégiée dont l'angélique pureté, la maternité divine ont fait une vierge mère qui éclipse toutes les créatures, et qui est véritablement la mère de vos âmes. Rendez-vous à Lorette, car Lorette est la maison de celle que votre cœur désigne sous le nom de : « Cause de notre joie. » Rendez-vous à Lorette, vous surtout qui succombez sous le poids de vos péchés, car Lorette est la maison de celle que l'Eglise appelle : « le Refuge des pécheurs. » Rendez-vous à Lorette, vous qui fléchissez sous le coup de vos maux, car Lorette est la maison de celle qu'on invoque sous le titre de : « Salut des infirmes » Rendez-vous à Lorette, vous que le chagrin écrase, que la tribulation épuise et

broie dans une torture sans fin, car Lorette est la maison de celle que l'on prie comme la : « Consolation des affligés, le Secours des chrétiens. »

Rendez-vous à Lorette, pauvres désespérés qui voyez l'enfer ouvert sous vos pieds, car Lorette est la maison de celle qui a écrasé la tête du serpent et qui est véritablement « la Porte du ciel. »

Sans doute il n'y a que des pieds angéliques qui soient dignes de franchir ce seuil, de fouler ces dalles sanctifiées, mais Marie est notre mère à tous et tous nous sommes ses enfants. Et puis, elle nous invite, elle nous presse à venir chez elle. — Elle a rapproché sa maison de nous pour que nous lui rendions visite. Serons-nous sourds à ses invitations ? On prie si bien à Lorette. Chaque pierre est une voix qui répète : *Ave Maria* — et qui psalmodie ses douces et parfumées litanies.

Oh si vous saviez combien de malades ont trouvé ici la guérison complète ou des adoucissements à leurs maux ! — combien d'affligés ont été remplis de consolations divines ! — combien de larmes amoureuses et pénitentes ont coulé dans cette sainte maison et en ont arrosé les dalles ! — combien de cœurs désenchantés du monde ont rencontré là une asile d'amour et d'espérance !

Oui rendez vous à Lorette, non pour voir un beau palais, mais une humble et modeste demeure, la maison du Roi des rois, la maison de la Reine des anges.

Rendez-vous à Lorette.—Les anges du ciel vous y ont précédé, et ils y sont venus de plus loin.

Rendez-vous à Lorette, par Ancône. D'Ancône à la Santa Casa il n'y a que quelques lieues. Vous les parcourrez encore en chemin de fer, si vous le voulez. Les voies ferrées conduisent partout de nos jours, excepté au ciel.

Mais en vous y rendant rappelez-vous que ce chemin a été longtemps fréquenté, à pied, par de saints pèlerins, d'augustes personnages, des pontifes éminents, de grands monarques, des empereurs de renom, d'illustres princes, venus comme les Mages chargés de dons précieux.

Arrivés au Sanctuaire béni, entrez-y au plus tôt, avec respect, sans doute, puisque le sol que vous allez fouler est saint ; entrez-y avec amour, c'est la maison maternelle. Puis prosternez-vous à deux genoux et adorez : Dieu est là dans le tabernacle.

Si vous avez l'honneur d'être prêtre, oh ! n'hésitez pas d'attendre, d'attendre encore, en priant, pour avoir le bonheur et la consolation de célébrer les

saints mystères dans ce pieux Sanctuaire, où l'Immaculée Vierge a tant prié, sur cet autel d'or, sous lequel est encaissé, relique précieuse, l'autel consacré par l'apôtre St-Pierre et sur lequel il a tant de fois, ainsi que les autres apôtres, offert le Saint Sacrifice en présence de la Mère du Verbe fait chair en ce lieu de bénédiction.

Si vous n'êtes point revêtu du caractère sacerdotal, oh ! ne manquez pas d'entendre la sainte messe dans cette sainte Maison. Si vous saviez comme on y prie bien, comme on y égraine dévotement son chapelet en se rappelant que c'est ici qu'a retenti le premier *Ave Maria*, la première salutation angélique ! Comme est embaumée la récitation des litanies ! Comme on mêle facilement sa voix au concert des anges !

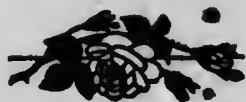
Là, en effet, vous êtes en compagnie de Marie. Elle a été là où vous êtes. Ses genoux se sont appuyés sur les mêmes dalles qui supportent les vôtres. Vous lui demanderez la grâce d'entendre la sainte messe avec autant de dévotion, de recueillement, de piété, de ferveur et d'amour, qu'elle la entendue elle-même. Vous admirerez ces lampes de vermeil, suspendues au nombre de cinquante-deux, qui brûlent sans interruption dans ce Sanctuaire et qui sont l'emblème

de la charité ardente dont le pur cœur de Marie a brûlé pour son Fils et son Dieu. Au sortir de la *Santa Casa*, après avoir encore une fois vénéré ces murailles noircies par le temps, usées et comme dévorées par les brûlants baisers des pèlerins, ces dalles humides des larmes d'amour de milliers de dévots visiteurs, n'oubliez pas de demander au frère gardien de vous faire voir et toucher cette petite écuelle en terre cuite dans laquelle la Ste-Vierge donnait à boire à son petit Jésus, et lui faisait prendre ses repas. Vous collerez avec vénération vos lèvres contre cette petite tasse, sur laquelle le St-Enfant Jésus a si souvent collé les siennes. Puis vous y déposerez un instant vos chapelets et médailles que vous apporterez à vos amis comme un précieux souvenir.

Eh bien, pieux lecteurs, ai-je fait briller à votre âme un de ces rayons du ciel dont fut illuminée la mienne, à Lourdes, à la Salette, à Lorette? Ai-je fait passer dans vos cœurs les douces et toutes célestes émotions dont le mien fut si délicieusement pénétré? A vous de le dire.

Mais pour moi, je vous l'avoue ingénument, les

impressions ont été si vives, si frappantes qu'elles m'ont enivré durant tout le cours de mon voyage, quelles embaument encore aujourd'hui mes heures de loisir, et qu'en traçant ces lignes ma plume, mes yeux se mouillent de larmes exquises. Elles m'ont fait rêver au ciel. J'y ai rêvé le jour, éveillé, j'y ai rêvé la nuit, durant le sommeil.



UN RAYON DU CIEL.



LE CIEL



Avant de vous dire adieu, laissez-moi vous raconter, comme conclusion, dans un dernier chapitre que j'intitule: " LE CIEL ", un de ces rêves délicieux, durant lequel mon âme ravie s'est envolée, je ne sais sur quel train rapide, en un agréable pèlerinage, par delà les mondes célestes, vers le Sanctuaire de la Divinité, près du glorieux trône de Marie.

Vous n'aurez peut-être pas, chers lecteurs, le bonheur de faire ici bas le pèlerinage de Lourdes, de la Salette, de Lorette, de prier, de chanter Marie en ces lieux bénis, mais, dévots serviteurs de la Mère de Dieu, vous monterez un jour près d'Elle, et de concert avec les anges et les saints qui publient là-haut ses louanges, vous la chanterez, vous l'exalterez dans les joies ineffables d'une éternelle contemplation.

Soupirons donc après cette "béatitude, et en attendant rêvons ensemble.

UN soir, c'était le soir de mon départ de Lorette, de la portière de mon compartiment, je contemplais le beau ciel bleu de l'Italie, les campagnes enchanteresses que baigne l'Adriatique, et les rives couvertes de fleurs qu'elle caresse de ses flots d'azur.

L'astre du jour, qui brillait encore de son plein midi sur mon cher et lointain Canada, ici s'inclinait doucement à l'occident, épanchant sur les Appenins ses derniers rayons d'or.

Mille oiseaux voltigeaient, tournoyaient et s'élevaient dans les airs, au dessus des monts, comme pour jouir plus longtemps de l'aspect du soleil et lui faire leurs suprêmes adieux.

Puis insensiblement la terre prit ses vêtements de deuil et rentra dans le repos. Alors le firmament se parsema d'étoiles que je voyais se refléter silencieuses dans le miroir des eaux et les ensemercer de myriades de poissons d'or qui semblaient frétiller sous le souffle léger de la brise. Puis, la brise expira,...la mer devint calme, et bientôt du reste je la perdis de vue.

Je levai alors les regards vers le ciel. Oh ! qu'il était enchanteur, ce soir-là, le beau ciel d'Italie, avec son brillant manteau d'azur tout orné de cédilles de feu !

La reine des nuits, au front d'argent, trônait, resplendissant de son plus vif éclat. Accompagnée de son royal cortège, elle s'avancait majestueusement, sous la voûte des cieux, au milieu des groupes d'étoiles qui semblaient en adoration devant elle.

Mais, me disais-je, le beau firmament, c'est Lourdes, la Salette et Lorette ; cette lune étincellante, c'est la Vierge Marie ; ces étoiles lumineuses, ce sont ces milliers de pèlerins, à l'âme de flamme et de feu, que j'ai vus prosternés aux genoux de l'Immaculée, venus lui payer leur juste tribut de louange et d'amour en psalmodiant pieusement ses litanies. Vraiment, Lourdes, La Salette et Lorette sont un rayon du ciel.

Et je regardais toujours..... Un nuage, couleur topaze, imitait dans sa forme, à mes yeux ravis, un autel soutenu sur des colonnes de marbre et de saphyr ; quelques autres plus petits semblaient se balancer comme des oriflammes et des bannières dans nos processions. Les planètes scintillantes me faisaient l'image de cierges tremblants, à la lueur vacillante, allumés dans cette immense et aérien sanctuaire. Les flocons de fumées, qui s'échappaient de notre locomotive et montaient en spirales dans les airs, me représentaient la fumée odorante échappée de l'encensoir que balance au cœur la main de l'enfant.

Et mon œil ravi plongeait, plongeait toujours plus avant dans les profondeurs célestes. Il allait d'une étoile à l'autre, feuilletant ainsi page à page le grand livre du firmament, dont chaque syllabe, dans un

nerveilleux concert, publie, sans interruption, la gloire du Créateur.

Et mon imagination, plus encore que mon regard s'égarait dans la contemplation de ces myriades de mondes qui se perdent dans la profondeur de la voûte céleste, et je tombai dans une sorte d'extase muette et douce. Mes yeux appesantis s'étaient fermés.

Je crus alors entendre les milices célestes chanter dans les espaces infinis où la main du Créateur a semé les soleils comme les grains de sable aux rivages de la mer.

Entr'ouvrant de nouveau les yeux, je regardai encore, mais, cette fois; je crois, de l'autre côté du ciel; et au fur et à mesure que mon œil s'enfonçait dans l'incommensurable immensité des cieux, les étoiles devinrent plus petites, plus minuscules—si petites, si minuscules,..... que soudain je ne vis plus rien. Tout avait disparu dans un rêve mystérieux. Ma tête s'était inclinée, mon esprit, en extase, avait pris son essor par delà les régions étoilées. J'étais à la porte du paradis, dont Lourdes, la Salette et Lorette m'avaient laissé entrevoir un rayon des célestes clartés.

Mais, les portes éternelles étaient fermées.
Je frappai. Toc, Toc, Toc.

publie, sans interruption, la

plus encore que mon regard
contemplation de ces myriades de
dans la profondeur de la voûte
dans une sorte d'extase muette
appesantis s'étaient fermés.

dre les milices célestes chanter
nis où la main du Créateur a
mo les grains de sable aux ri-

niveau les yeux, je regardai en-
; je crois, de l'autre côté du
sure que mon œil s'enfonçait
le immensité des cieux, les
-petites, plus minuscules—si
,..... que soudain je ne vis
disparu dans un rêve mysté-
inclinée, mon esprit, en ex-
r par delà les régions étoilées.
radis, dont Lourdes, la Salette
missé entrevoir un rayon des

elles étaient fermées.

c, Toc.

—Qui frappe? fit une voix, d'une gravité de ton in-
définissable.

—Un pèlerin, répondis-je tout craintif.

Aussitôt, la lourde porte de l'éternité roula sur
ses gonds, et je me trouvai en face d'un vénérable
vieillard. A sa longue barbe blanche, à la majesté
de sa physionomie, je reconnus St-Pierre, le géolier
du paradis. Mais, grand Dieu! quel air de sévérité
mêlé de tristesse et d'abattement sur les traits de
son auguste visage.

—Que voulez-vous? me dit-il.

—Bon St-Pierre, lui répondis-je humblement, je
viens solliciter mon entrée en paradis.

—Le ciel, me répliqua St-Pierre en baissant les
yeux, est fermé. Le monde est si pervers, de ce
temps-ci, l'impiété si générale, que pas une âme n'y
entre. Par toute la terre on blasphème le nom de
mon Maître, on profane son saint jour, on foule aux
pieds sa croix, on méprise ses saints commande-
ments et ceux de son Eglise, on persécute ses minis-
tres, on rejette mon Dieu, et mon Dieu laisse les
hommes. L'enfer, par contre, est toujours ouvert, et
s'emplit chaque jour..... Mais enfin, d'où venez
vous?

—Je viens du Canada.

—Ah! reprit St-Pierre, et son visage s'illumina d'une clarté céleste, du Canada..... Bien..... Le Canada est une terre privilégiée. Là, du moins, on aime mon Maître, et, quelque soit la tempête, les églises s'emplissent tous les dimanches de pieux adorateurs ; on fréquente les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Là on sait prier ; on élève pieusement sa famille ; la religion est enseignée et consciencieusement pratiquée. Ce n'est que de ce pays lointain que nous arrivent des âmes d'élite..... Eh bien, quel est votre nom, votre profession ?

Un peu encouragé par cette déclaration, je déclinai mes titres et qualités franchement et sans détour, cette fois, car au ciel, ou il n'y a plus d'avenir, la diplomatie n'a plus de cours, surtout la diplomatie élastique des temps modernes.

Alors le vénérable vieillard consulta rapidement le grand livre où sont écrits jour par jour les actes des humains. Puis il abaissa sur moi un regard compatissant :

—Il y a dit-il, du bien..... des bonnes œuvres, des travaux..... des entreprises à la gloire de mon Maître..... mais il y a aussi bien des négligences, bien des fautes..... Somme toute

..... recettes et dépenses balancées..... les dettes l'emportent sur l'avoir..... Un jour, sans doute, le ciel vous sera ouvert..... mais il faut attendre et faire une station en purgatoire.

A ces derniers mots, les sanglots m'étouffèrent. Je sentis une sueur froide ruisseler de tous mes membres..... Je n'osai parler, comprenant l'exactitude des allégations et l'équité de la sentence.

Quelques minutes se passèrent. Puis à travers mes soupirs, j'entrepris de hasarder quelques mots d'excuse :

—Je le sais, dis-je tout tremblant votre jugement ô grand St-Pierre, est équitable. J'ai péché ; la fragilité humaine m'a fait parfois oublier mes devoirs. Mais pourtant, en retour, j'ai bien souffert, j'ai enduré bien du froid dans le rigoureux climat du Canada, surtout à St-Valérien. J'ai répandu bien des sueurs..... éprouvé bien des contrariétés..... C'est bien dur maintenant de me voir condamné au feu du purgatoire..... De grâce, bon St-Pierre, usez d'indulgence, ayez pitié de moi.

—Impossible, fit le Saint en essuyant une larme d'attendrissement. Impossible..... Mon devoir est là..... C'est ma consigne..... Je ne puis y man-

quer..... Partez, partez, et hâtez-vous, le temps court..... Au revoir.

Et tout ému, il ferma la porte.

Je restai là — découragé..... pleurant à chaudes larmes et me préparant à partir pour le lieu de l'expiation, quand tout à coup j'entendis, en arrière de la porte, la conversation suivante :

— Qui vient de frapper ?

— C'est, dit St-Pierre, car je reconnus sa voix, une âme du Canada, précisément de la paroisse qui porte votre nom.

C'était en effet St-Valérien qui était accouru, informé par mon ange gardien de la cause qui s'instruisait. Et il s'était empressé de venir aider de son crédit la pauvre âme qui parlait de son pays de prédilection.

— Mais, répond alors St-Valérien, c'est mon protégé, je suis son patron,..... Voyons sa vie..... Examinons le grand livre.

— C'est déjà fait, reprit St-Pierre.

— Mais comment !..... Et cette âme est renvoyée ?

— Oui, pour quelques années.

— Qu'a-t-elle fait ? Dans cette paroisse, érigée sous mon patronage, la religion est prospère — Notre com-

mon Roi est adoré, sa loi sainte, fidèlement observée. Cette âme n'a pas du faire exception à la règle générale. Examinons de nouveau, je vous en prie.

Et, une seconde fois, à la prière de St-Valérien, le grand livre fut ouvert.

Mes larmes cessèrent de couler, mes sanglots s'arrêtèrent. Avec l'aide d'un tel avocat, l'espoir renaissait en mon âme.

Les deux saints parcoururent attentivement et en silence, une à une les 18265 pages du grand livre de ma vie. Le moment était solennel.

Tout fut trouvé correct ; les calculs étaient exacts. Une chose cependant, une seule avait échappé à l'œil de St-Pierre, et elle était à mon avoir.

—Voyez, dit alors triomphant St-Valérien, voyez, mais c'est un pèlerin de Rome. Il a traversé les mers pour venir visiter votre glorieux tombeau, vénérer et acclamer le représentant, le Vicaire sur la terre de notre Souverain Maître, le Fils de notre Dieu. Il a déposé aux pieds de sa Sainteté l'hommage de son cœur. Il a reçu deux fois la bénédiction apostolique ; et une telle bénédiction vaut celle de notre Dieu. Il est donc béni de notre commun Roi. Et de plus il vient de gagner l'indulgence du Jubilé Les suffrages

de l'Eglise militante lui sont appliqués. Qu'il devienne au plutôt un membre de l'Eglise triomphante. Faites le entrer.

—Vous avez raison, reprit St-Pierre, un peu confus de sa méprise, rappelons-le. Et il tourna la clef dans la serrure. La porte s'ouvrit.

—Vive St-Valérien, m'écriai-je, en bondissant dans les bras du bienheureux patron de ma paroisse. Cécile, votre bien-aimée Cécile, a prié pour vous, et vous avez intercédé pour moi. Elle vous a ouvert les portes de la véritable Eglise, et vous m'ouvrez celles de la patrie véritable. Elle vous a désabusé des fausses joies du monde, et fait entrevoir les joies sans mélange de la vie future et vous me faites entrer dans l'éternelle béatitude. Oh, tenez vous bien là, ô grand Protecteur, tout près de la porte, et quand le pasteur qui veille avec tant de sollicitude à la garde de vos protégés de la paroisse de St-Valérien, quand mes parents de là-bas, et chaque paroissien viendront frapper au seuil du paradis, soyez pour eux comme pour moi leur éloquent avocat et faites leur ouvrir les portes de l'éternelle patrie bienheureuse.

Alors, hors de moi-même, je m'élançai, je ne sais comment, au sein des parvis célestes.

Grand Dieu ! quelles merveilles !

Que vos tabernacles sont aimables, ô Dieu des vertus !

Que sont Lourdes ?.....La Salette ?.....Lorette ?..... avec leurs milliers de pèlerins, leurs pieux cantiques, leurs puissantes émotions ! comparées au spectacle du ciel, aux beautés, aux ravissements de l'éternité ! Un simple rayon.

J'ai vu ce que je ne saurais exprimer en aucune langue, quelque en soit la richesse et la délicatesse d'expressions.

L'apôtre St-Paul eut raison de dire que l'œil de l'homme n'a jamais rien vu de semblable.

Ah ! Si le palais de l'exil, que Dieu a bâti pour sa créature ici bas, est déjà si beau, si la voûte en est si merveilleuse, que doit être la munificence de celui qu'il a bâti pour les princes de sa cour royale et dans lequel il vit son éternité !

J'ai vu l'éternel Roi des siècles, assis sur son trône entouré d'une lumière inaccessible.

J'ai vu le Verbe de Dieu, l'image vivante, le miroir fidèle du Père.

J'ai vu l'Esprit Saint, mystérieux trait d'union d'amour du Père et du fils.

J'ai vu ma céleste Mère toute éblouissante de

gloire et clarté, la Vierge Immaculée dont j'avais ressenti la maternelle tendresse à Lourdes, à La Salette, à Lorette.

Oh ! quelle était belle ! que l'archange Gabriel eut bien raison de la saluer : « Pleine de Grâces » — ! Que l'Eglise l'appelle à juste titre : « Toute Belle » — ! Que nous sommes heureux d'être ses enfants !

Si je n'eusse su quelle n'était qu'une pure créature, je l'aurais prise pour une quatrième personne divine, tellement elle est un reflet de la divinité.

Quelle mansuétude dans ses yeux ! quelle tendresse dans son regard ! quel sourire sur ses lèvres ! quelle majesté dans tout son extérieur ! quelle gloire l'environne ! on reconnaît bien en Elle la Reine du Paradis.

Sur son front radieux brille un diadème d'étoiles. Son royal manteau, c'est le soleil étincelant de son plus lumineux éclat. La lune se balance sous ses pieds. Les anges en admiration ne se lassent point de contempler ce chef-d'œuvre de la création, et ne tarissent pas de louanges à sa gloire.

Oh ! me disais-je, que Dieu le Père s'est donné une belle Fille !

Que Dieu le Fils s'est choisi une admirable Mère !

Que Dieu le St-Esprit s'est formé une gracieuse Epouse !

Que l'Auguste Trinité a travaillé pour façonner un tel chef-d'œuvre !

Les merveilles que j'avais admirées dans le monde terrestre, ce paradis de l'homme voyageur, n'étaient plus pour moi qu'un grain de poussière. Les splendeurs des cioux que j'entrevois, et qui sont le paradis des anges et des bienheureux, s'éclipsaient devant la transcendante beauté de l'Immaculée, qui est vraiment le paradis du grand Dieu, le ciel des cioux de Jésus, la perle de l'éternité.

Oh ! qu'on fait bien, me disais-je, d'aimer Marie sur la terre. On est largement payé de retour au ciel par la contemplation de sa beauté durant les siècles des siècles.

Et je vis les archanges, les chérubins, les séraphins, prosternés, anéantis, en adoration devant leur Auguste Souverain ; et les anges et les bienheureux, comme de pieux pèlerins, rangés autour de leur Reine, déposer à ses pieds leurs couronnes immortelles.

Et j'entendis les cantiques célestes retentir de toutes parts.

Et je voulus mêler ma voix à ces mélodieux concerts.

Mais, hélas ! dans ce ravissement d'amour et d'allégresse en essayant de chanter l'hymne des cieux, l'éternel *Gloria in Excelsis Deo* que se renvoient les chœurs angéliques et que seules les voix des esprits confirmés en grâce peuvent chanter dignement, je m'éveillai et me trouvai, indicible et cruelle déception ! encore simple voyageur dans la vallée des larmes.

Mais néanmoins, j'avais goûté aux joies enivrantes du paradis ; j'avais entrevu UN RAYON DU CIEL.

FIN

TABLE

	PAGE
Avant-Propos.	I
Anecdote	1
Lourdes.	45
La Salette	79
Lorette	97
Le Ciel	121

ERRATA

Page 92, 3ème ligne du bas, lire je.

Page 98, au dernier paragraphe, 3ème et 4ème ligne, au lieu de où lire ou.

Page 99, au dernier paragraphe à la 3ème ligne, lire la.

“ “ 5ème ligne, au lieu de Il n'est point, lire point.

“ “ 6ème ligne, au lieu de et, lire à votre retour.

“ “ 7ème ligne, lire catholiques.

“ “ 8ème ligne, lire mère.

“ “ 9ème ligne, et ne priez plus, virgule à re-trancher.

Page 100, 7ème ligne, lire ruisseau, à la 10ème ligne au lieu d'éplorez lire déplorez.

Page 102, à la 5me ligne du bas, au lieu de Céacle, lire Cénacle.

ne,

a.

nt.

ar.

e-

ne

,